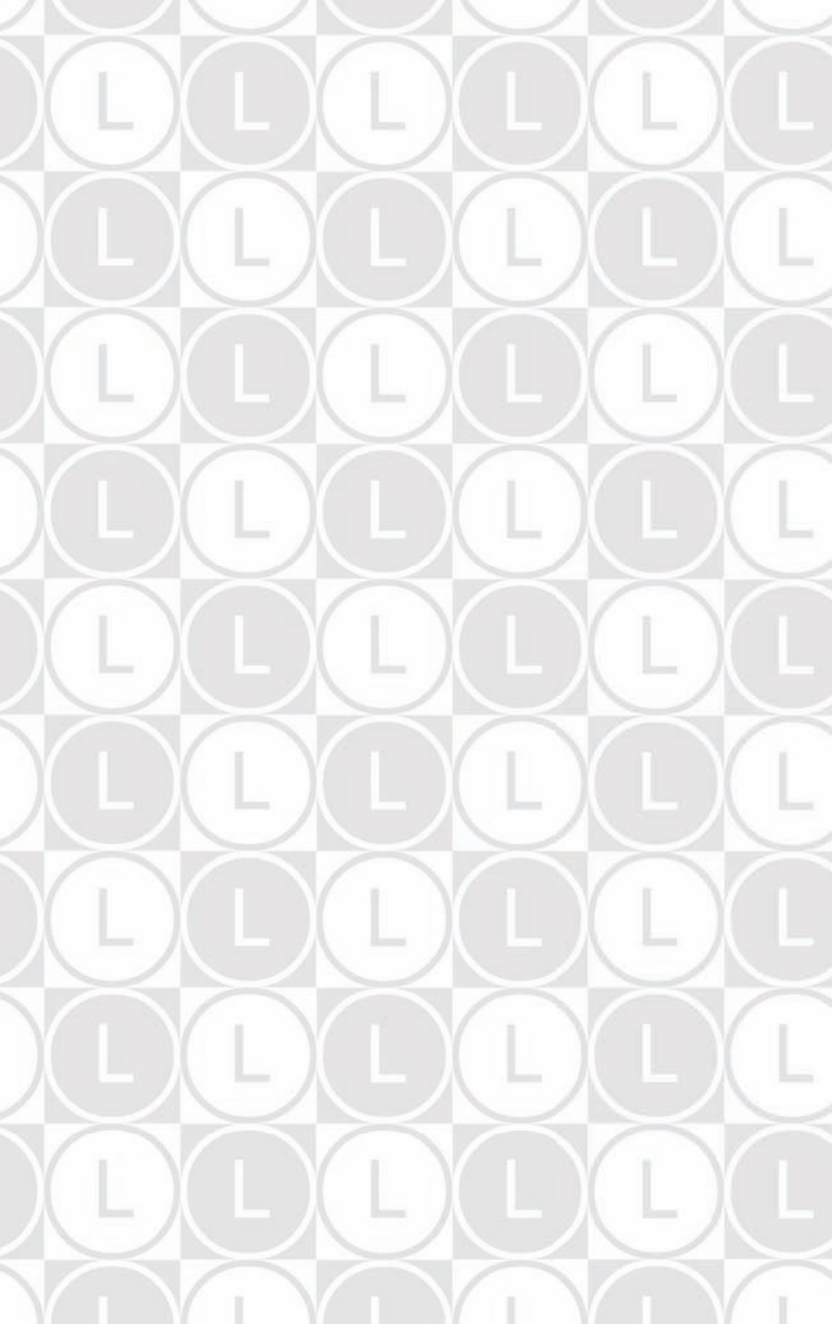
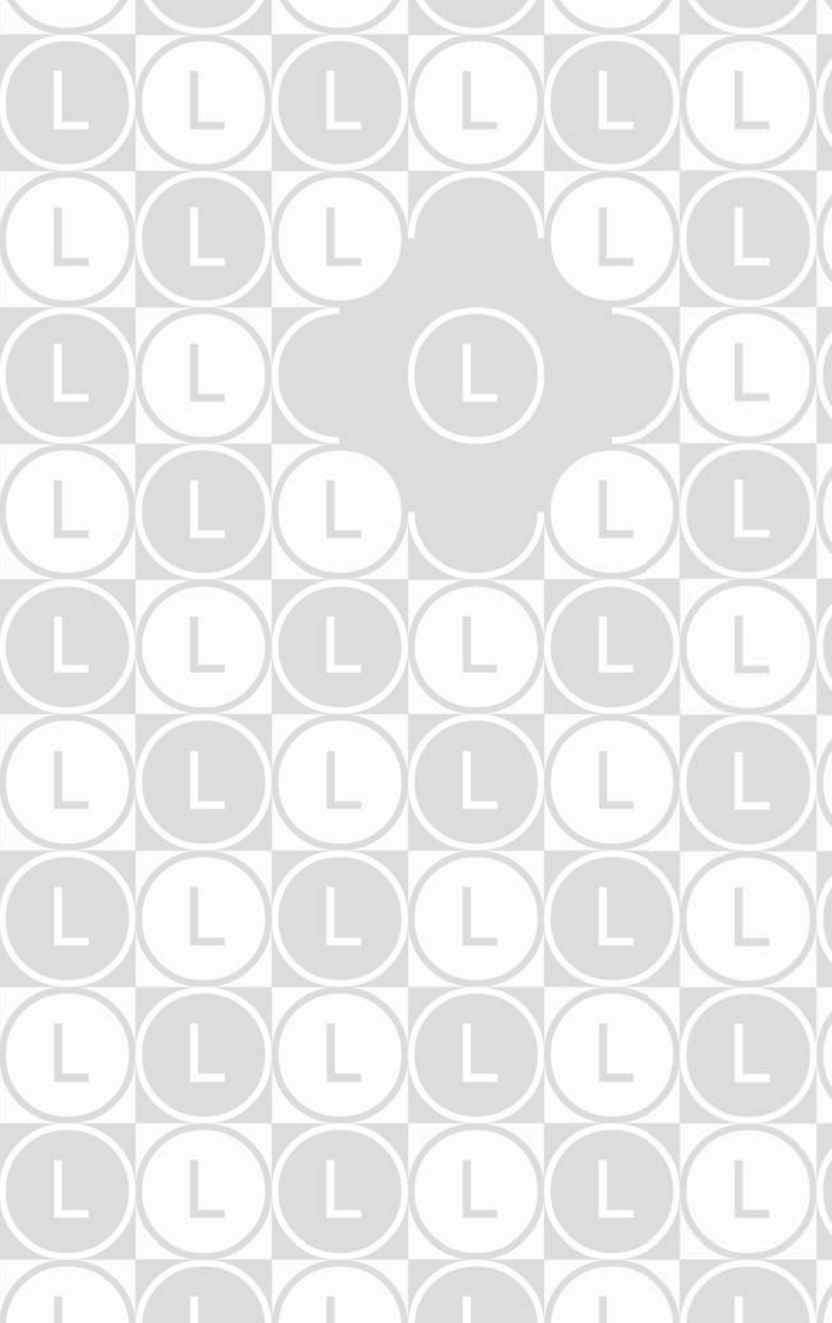


VIOLANTE CLAIRE

TERRE VOILÉE

LES PRESSES DE
L'ASSITUDE





*Du même auteur
aux Presses de Lassitude*

Une fille coule

L'extrême pointe de l'âge de fer

Dur

Technidolor

Le goût de la tendresse (*pdf*)

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>
ISBN 978-23-72211-89-5

Violante Claire

terre voilée

roman

Les Presses de Lassitude

Ce qui est écrit au dessous est vérité ou quel que soit le nom que vous donniez à cela, et pour ceux que vous y aurez reconnus, vous ne vous êtes pas trompés : c'est bien d'eux qu'il s'agit. Ou des mêmes. (ou bien d'autres, ce qui revient au même)

Tout est terrible, rien n'est séduisant, il pleut, déjà la rue déborde et le ciel descend se refermant, noir, menaçant. Mais l'air vibre de cette chose qui partout est et que ne peut saisir l'appréciation, car ce qui est est en son être et que tout se tient dans l'unité simultanée infranchissable de fut, est, et sera; une fois est un toujours, jamais un pour-jamais. L'entier rayonnement de l'étoile revient au coeur. Nous sommes l'éternité de l'être et là se tient l'encore insurmontée difficulté. L'enfer attend dans la mémoire, l'avenir est à la source. Il importe de rester dans la grâce, hors des systèmes, classements, estimations. La grâce... Ni « beau » ni « vrai » ni « séduisant » ne la tiennent sans défaillance. De morale elle ne se soucie, son sourire nous est donné comme une énigme, nos cotes, intérêts, évaluations n'y ont pas cours. Tout se tient dans l'instant plein de l'éternité, il faut

avoir à être dans le temps pour trouver l'éphémère et ce qui change, passe, et ce qui dure.

Elle entra dans ce salon de thé; le laptop sur son dos, tout petit, elle le trouvait lourd cependant. Cette ville elle ne la connaissait pas, elle la parcourait au gré de l'occasion comme d'autres avec le désir coutumier de n'y rien laisser, aucune trace, et l'espoir que cela, cette avancée dans le rien — comme un autre rien — finirait par la chasser d'elle-même qu'elle ne reconnaissait plus déjà dans les reflets, quand déjà aucun geste n'avait plus le sens d'autrefois sans que rien ne le remplaçât, sinon seulement l'approche du vide prometteur de vertige et la prémonition de la fin dans un éclatement lumineux effaçant tout. Son indifférence pouvait partager misère ou plaisir avec quiconque n'en savait rien. Tout en elle trouvait son chemin, car de chemin il n'y avait plus, s'effaçaient les traces et se comblaient les embusca-des. L'angoisse s'installait aussi bien, par d'autres voies que

celles de l'ordinaire, mais violente et n'important pas, incapable de se maintenir, délayée dans un fatras de sentiments disparates tous accueillis du même pied. Une fois elle se sentait boue et rampant dans la boue, et une autre ne voulait qu'arriver au seuil des palais, bottée, le fouet à la main et qu'autour tout soit courbé, jamais hélas elle ne s'évadait de l'enveloppe où l'avait fixée la fatale épingle de la trivialité ordinaire, sinon dans la brève, l'insatisfaisante illusion.

Née d'un ventre, formée au voisinage des viscères et tournée vers le contentement de la réplétion, comme tous. Les regards ne l'inquiétaient plus comme autrefois ils envahissaient son existence. Tout l'effrayait, il était donc plus simple de n'y plus penser : cela de toute façon se retrouvait tout au même plan. Les visages, les costumes et les attitudes s'ouvraient comme livres de l'alphabet pour enfants, elle y lisait, et certainement dans l'erreur, ce qu'elle pouvait comprendre d'elle-même, cela dessinait le contour de ses perceptions, lui donnait un moyen de prendre place, de suivre un chemin ou un autre sans que rien ne se voie au dehors. Elle recherchait l'apparence qui serait la plus fluide, permettant le plus de ne rien céder sans avoir à risquer d'affrontement. Une étrangère. Un être incompréhensible dont on sait aussitôt qu'en rien il n'interviendra dans votre vie, et qu'on se hâte d'ailleurs de rayer de son univers, cela serait sinon trop compliqué. Ainsi tout le monde est d'accord.

Le salon de thé, un brin trop affecté, portait, précédant son nom en anglais, le qualificatif de « french » et se trouvait fréquenté par tout ce qui n'aurait pu s'afficher en-dessous sans y perdre un peu de sa superbe : certainement fallait-il que de temps à autre on vous y voie. La ville n'était pas si petite pourtant, mais un peu éloignée du mouvement en ce pays, un minuscule noyau y vivait comme en un village.

C'est là que tout le monde vient acheter son pain et manger ses gâteaux lui avait-on dit ce matin. Elle y alla donc gageant que cela serait un peu trop cher pour la qualité et donc tranquille, elle ne s'était pas trompée. Devant elle le dos mince d'une jeune fille les cheveux bas noués sur le cou, courbée sur la liste de friandises, ne sachant se décider, et à droite les rires menus des deux garçons qui officiaient derrière l'étal. La vitrine de verre presque noir dans le fond, assombrissait encore le dehors, donnait à croire à la survenue prochaine d'une bourrasque, il y en avait trop eu jusque là. Elle n'avait, deux jours auparavant, pu sortir pendant plusieurs heures : dès le matin la rue enserrait comme un torrent une eau grise qui charriait sans doute moins de déchets qu'on ne l'aurait attendu. L'eau entrait dans la pièce sous les fenêtres fermées, suivait les inclinaisons du sol de pierre grise qui devenait glissant et froid. Elle s'était tenue regardant juste au bord de la terrasse, à l'abri plus ou moins, la rue où plus personne ne passait. On n'entendait que l'eau heurtant l'eau, le ciel roulait aussi sombre que la nuit, la ville toute entière avait perdu vie.

Elle ouvrit son laptop qui eut quelque peine à se réveiller, soudain s'installa sur l'écran le vieux crâne qu'elle n'avait pas appelé, la peinture de Jan Gossaert, téléchargée il y a longtemps, et depuis dans un recoin du bureau. L'image aussitôt disparut. Elle se dit que oui, elle allait décidément rester là, dans cette ville et résolut que cela serait par paresse. Ça l'était en effet, mais peut-être aussi plus par indécision, il n'y avait cependant que peu de chances qu'elle y rencontrât quelqu'un qui fournirait l'occasion d'une distraction, susciterait un geste un mouvement, l'occasion d'un départ. Ici, seulement un confort approximatif dont elle s'arrangeait bien, une nourriture médiocre en général et qui en tous cas ne convenait pas à son goût au point qu'elle avait essayé de prendre les choses en main, mais tenter de cuisiner l'avait tout de suite lassée. Puis, beaucoup de choses réglées qui

ne pourraient plus la surprendre, car depuis déjà deux semaines elle arpentait la ville en tous sens, ne se décidant pas encore à commencer à travailler, écrire ou autre chose, pour faciliter la nécessité de ne pas rester en place au même endroit creusant ornières et sillons, voici qu'elle décide de se fixer un peu, quitte le confort de l'hôtel et s'en va louer en ville un appartement sommaire où ses affaires sont maintenant répandues au bon plaisir d'une organisation lente se construisant selon les nécessités de l'instant. Elle, cependant, erre systématiquement, patiente, confiante dans ce qui doit finir par l'habiter, ou alors rien, quelle importance en vérité — sinon pour elle bien entendu. Quelque chose de terrible lui échappait, lui avait toujours échappé, maintenant elle le savait, considérant ce maigre savoir comme un progrès, un privilège. Elle se sentait hélas comme un serpent auquel colle encore impitoyablement sa vieille peau. C'était un serpent léthargique qui ne se démenait pas beaucoup, pas assez certainement — que le rire fuyait cependant. Quelque chose est ici, elle ne sait quoi, qu'elle avait peut-être déjà rencontré ailleurs et toujours senti, le manquant. Aussi vide et vaine, se disait-elle, cela pourrait venir la combler. Mais non, il y avait en elle une résistance, ou encore une répulsion, une inadéquation certaine mais elle ne le voulait en rien céder.

Au nord de la ville orienté nord-ouest sud-est, un lac long et étroit qui s'appelait pour les Occidentaux Satan's finger, servait de lieu de promenade tous les soirs. Dès 6 heures, surtout le weekend une foule s'y pressait, des enfants, des familles, et une multitude de petits marchands qui avaient là leur étalage. L'on y mangeait pour presque rien dans de tout petits bols qui ne suffisaient pas à rassasier, des salades de fruit ou des féculents, des choses que l'on faisait frire répandant une odeur d'épice et de piment dans leur fumée, de petites soupes dans des bols plus larges. Le lac pointait son doigt vers un endroit en effet malsain, marécageux où des grottes que personne jamais n'avait explorées donnaient passage si l'envie leur en prenait à des créatures maléfiques vomies par l'enfer. Ces créatures pouvaient aussi en avoir été chassées au terme d'un combat, d'une cha-

maillerie qu'elles avaient perdus et alors, c'était bien connu, elles se répandaient dans la ville ce qui n'était pas du voeu de chacun. Elles erraient là quelque temps, cherchant un hébergement en attendant de trouver un moyen de réintégrer la géhenne par une voie ou une autre. Le meilleur parti était de les convaincre sans les froisser d'aller voir ailleurs ce qui n'était pas simple. C'est pour affecter de ne pas craindre ce voisinage, une provocation dissuasive, que l'habitude fut prise dans la nuit des temps de venir chaque soir au tomber du jour y passer un moment agréable à boire manger, se détendre et rencontrer ses amis. Le tour du lac est fort beau et la coutume s'est maintenue et même étendue à tous, car il y a longtemps maintenant que l'on s'est accoutumé aux démons lâchés partout dans le monde, et certainement n'y en a-t-il plus beaucoup à habiter ce marécage. Ou alors de pauvres vieux démons affaiblis trahis par leurs forces et incapables d'affronter la surface. Ils croupissent donc là, dans l'humidité fangeuse où viennent la nuit les serpents à la chasse aux crapauds, et si on les rencontre parfois dans les rues c'est, mêlés aux mendiants, en quête d'une friandise. Quand on les reconnaît, on ne leur fait pas de mal, plutôt l'aumône au contraire, il n'y a plus rien à craindre d'eux. La rive du lac est de sable fin presque noir à cause d'un volcan sur quoi la terre s'est maintenant refermée et dont il reste la colline derrière quoi le soleil disparaît chaque soir, un peu à droite, un peu à gauche selon la saison. Côté Est, jouissant du soleil toute la journée un complexe hôtelier de grand luxe construit au début du siècle dernier demeura glorieux durant presque cinquante ans. Il est encore en usage, si jamais quelqu'un voulait, logeant dans les pièces décrépies où les salles de bain ne dispensent plus, si on a de la chance, qu'un filet d'eau froide, se battre contre les

insectes et les petits animaux, rats chauve-souris et autres, les oiseaux voraces sans espérer aucun secours venu de la réception qui passe son temps à dormir dans un coin caché aux regards, ou en ville, « go shopping ». Le chemin qui y conduit était autrefois de larges et profondes pierres carrées lisses et immaculées, mais depuis longtemps toutes celles qui n'étaient pas cassées ont été emportées ainsi que les morceaux assez grands pour pouvoir encore servir. Les véhicules peuvent passer encore, mais il y a de la boue ou, lorsque c'est sec, dans la terre rouge, des ornières profondes, blessures toujours à vif. Enfin, il faut passer entre deux géants de pierre assis sur deux hautes colonnes à gauche et à droite, l'arrière-train d'un animal et leur longue queue enroulée jusqu'au sol. Elle en avait vu des photos en ville, de mauvaises photos sur des cartes postales, ils semblaient avoir la face rongée.

Le tour de la promenade, exceptés ceux de l'hôtel où l'on ne trouvait rien de toute façon, manquait de cafés et de terrasses. Il y avait bien eu un peu plus loin une tentative pour construire quelque chose avec piscine et cours de tennis, mais elle avait, on dirait, échoué et cela n'avait produit que la ruine d'un chantier empli de chiens et de chats pouilleux et où les parents ne laissaient pas jouer leurs enfants.

Elle se réservait de visiter l'hôtel mais doutait fort qu'elle y habiterait, à ce qu'elle en avait entendu dire. Elle n'était pas indifférente aux commodités à ce point. Elle s'assit sur un banc, le même que d'habitude puisqu'elle laissait son vélo au même endroit, un banc de ciment que les pluies, le vent sableux avaient rongé et que méprisaient les vieillards qui passaient là les heures de la soirée, avec leurs places et leurs manies.

Un garçon s'approcha alors qu'elle rêvassait tranquillement,

il la fit sursauter malgré la douceur de son abord. Il dit qu'il voulait parler un peu le français qu'il était venu étudier à l'école française, venu de loin. Il faisait cela chaque soir ajouta-t-il, chercher quelqu'un qui ressemblait à un Français, pour parler un moment et ainsi s'entraîner. Elle répondit qu'elle ne pouvait rester que 5 minutes, il pouvait s'asseoir en attendant. Il parlait fort mal, il avait encore beaucoup à faire, elle ne comprenait presque rien de ses phrases, ni les mots, déformés, raccourcis, crachés en rafales. Parfois elle le corrigeait, mais en fait il n'en était pas même à comprendre cela. Assez petit et menu, il portait les cheveux courts, légèrement graissés avec la trace des dents du peigne de part et d'autre d'une raie de côté parfaitement droite et une chemise claire soigneusement boutonnée, à fines rayures bleu ciel. Elle estimait que les cinq minutes étaient plus qu'écoulées lorsqu'un autre portant lunettes lui vint droit dessus, l'air furieux. Parlant l'anglais celui-là, et presque aussi incompréhensible. « I cannot wait, I have to go » entre autres borborygmes crut-elle entendre. Elle pensa d'abord qu'il s'adressait à l'autre garçon mais c'était elle qu'il regardait au visage et bien en face d'elle qu'il s'était planté d'aplomb sur les jambes gesticulant rageusement. Elle dit qu'elle ne comprenait pas, il répéta les mêmes choses rien n'en fut davantage éclairci. Elle jeta un coup d'oeil à l'étudiant qui semblait très mal à l'aise et ne pas saisir non plus, l'autre en était à sa quatrième répétition de la même phrase, toujours agressif et de plus en plus nerveux, une mèche de cheveux tombée sur son front s'agitait spasmodiquement. Elle dit en anglais un peu sec qu'elle préférerait s'en aller, et le *byebye*, au moins était clair. Elle se dirigea vers le chemin par où elle était arrivée. L'autre moitié du lac était plongée dans le noir à cause d'une panne de courant,

et là était le vélo. Comme le premier garçon regagnait la promenade l'air piteux et perturbé, celui aux lunettes la suivait automatiquement sans même sembler réfléchir, la proie de son idée fixe. Lorsqu'elle atteignit le chemin l'obscurité y était totale, arrivant du côté éclairé elle ne pouvait rien distinguer. Elle n'aima pas, suivie, s'engager là et faisant demi-tour brusquement, retourna vers les lumières. Elle nota vaguement que l'autre continuait tout droit, d'ailleurs elle ne le revit plus et cela lui convenait tout à fait. Elle marcha l'air revêche et dynamique afin de décourager toute nouvelle tentative d'intrusion, suivant la promenade à contre-courant du gros de la foule, dans le sens opposé à celui par où tous trois s'étaient d'abord dirigés et bientôt il fallait contourner le bout du lac, mais elle voulait à présent retrouver sa chambre au plus vite. Elle recula dans l'ombre, passa derrière un banc où deux vieux, homme et femme, avaient entre eux les plaquettes d'un jeu qu'elle ne connaissait pas. Ils les soulevaient, les poussaient en avant et en arrière les faisant claquer victorieusement sur la pierre à chaque fois qu'ils avaient trouvé une position forte. Alors ils levaient un regard provocant vers le visage de l'autre toujours penché. Les plaquettes étaient de bois foncé, recouvert d'ivoire peut-être, plus larges que des dominos et richement ornées, où prévalait la couleur rouge. L'homme avait deux ongles vernis dans la même couleur. Avec l'obstacle de son énorme ventre posé sur le banc entre ses cuisses de part et d'autre, il avait le bras à peine assez long pour atteindre les pièces et la femme au contraire extrêmement maigre, le buste appuyé à l'une de ses jambes relevée contre sa poitrine, avait posé son menton sur un genou qui semblait une pointe. Un gros chien blanc gras et porcine dormait sur le pied qui était à terre et n'ouvrait même pas un oeil quand

elle s'inclinait pour jouer à son tour. Elle était vêtue à l'occidentale, une chemise polo blanche et une vaste jupe étalée autour d'elle de la même couleur. Ils ne lui prêtèrent aucune attention et elle ne s'attarda pas, ils lui avaient fourni prétexte à se fondre dans l'obscurité et disparaître. Elle retourna dans l'ombre des arbres vers le chemin, le seul qu'elle connût pour retourner en ville. Il était toujours aussi sombre, mais elle emboîta le pas à un très jeune couple qui, encore aux parades amoureuses, riait et caracolait joyeusement. Elle suivait la chemise claire de l'homme, la lueur spasmodique de son briquet, il riait en se brûlant les doigts; bientôt ils retrouvèrent les lampadaires de la rue.

La ville aussi était à demi dans le noir, mais les phares des voitures permettaient de ne pas heurter les trottoirs et d'éviter les obstacles, les trous, les dormeurs hommes ou animaux. En aveugle elle comptait les intersections, finalement tenta un crochet par les rues éclairées. Ainsi elle regagna le quartier où était sa maison, un quartier central qui jouissait d'anciens privilèges et où les coupures étaient moins fréquentes. Mais elle ne pouvait se défaire du mauvais sentiment que les deux garçons lui avaient laissé, un malaise sans objet, accentué par l'obscurité; il ne s'était rien passé. Justement rien, c'est pourquoi toutes les hypothèses convenaient. Elle ne se décidait pas à trancher, se demandant si ou non les deux se connaissaient, et d'ailleurs en toute raison il n'y avait vraiment pas de quoi y penser encore. Personne ne l'avait suivie, elle en était bien certaine, elle s'en était assurée à deux ou trois reprises en rentrant, enfilant des rues pour faire brusquement demi-tour, ou bien juste après avoir pris des tournants s'arrêter un peu en retrait et attendre. Elle n'était pas si craintive d'ordinaire, certainement l'obscurité était en cause, la route si

sombre depuis le lac et la ville méconnaissable. Son balcon au second étage donnait sur la rue et lorsqu'elle dormait, elle laissait les portes grand ouvertes sur la nuit, les toits, le faite des arbres et le ciel. Elle se réveillait souvent et aimait voir l'obscurité se dissiper, le jour s'ouvrir d'un coup vers 6 heures du matin, et le soir, douze heures après, aussi brusque la venue de la nuit. Toujours au même point le soleil se dégage de la terre et, côté opposé, c'est aussi toujours au même endroit qu'il y disparaît chaque soir. La terrasse sur le toit était vaste et ne servait pas, elle aimait bien y monter, car la maison dominait les autres, elle avait même pensé y dormir parfois lorsque la pluie cesserait ses menaces. Mais ce soir-là, elle ferma tout, se demandant si on la voyait de la rue. Elle s'endormit ainsi dans la pièce close, recouverte d'un tissu rayé de bleu jusqu'à ses cheveux à cause du vent, dans le bourdonnement frénétique des ventilateurs qui empêchaient que l'air chaud ne stagnât. Vers 3 heures du matin elle n'y tint plus et repoussa les deux battants de bois lourds et sculptés qui ouvraient sur le balcon. La nuit était parfaite et tranquille, il n'y avait plus aucun bruit au-dehors seulement celui des palmes agitées par la brise marine. Un homme dormait dans l'herbe haute juste derrière la grille de l'hospice; le lendemain en sortant elle vit la marque qu'il y avait laissée, comme le terrier d'un animal.

Elle s'en alla à ses occupations oisives, commença juste après 6 heures par une promenade assez longue dans le jour qui s'installait tout à fait. Plutôt une nuée épaisse, éblouissante, d'une blancheur tellement éclatante qu'il semblait impossible que cela pût durer plus que l'espace d'une explosion, et elle se souvint qu'un peu plus tôt lorsqu'elle était sur la terrasse, il n'y avait déjà pas la moindre couleur du côté du levant. La vapeur masquait totalement le soleil et, prenant sa lumière à son compte, la déployait, blanchie, amplifiée, comme en une sphère, sans qu'aucune origine ne s'en pût révéler, égale et presque insoutenable où que l'on se tournât. Pas une ombre sur la terre pour donner un indice et sur les rues, dans un désordre tumultueux, une circulation plus échevelée encore que les autres jours. Calme et lenteur sur les trottoirs, là, peu de monde sinon des groupes autour

de quelques charrettes chargées de fruits ou de l'étal de thé. Lorsqu'au retour elle pénétra vraiment dans la ville, elle vit que tous les magasins étaient toujours fermés comme ceux qu'elle avait longés dans les quartiers excentrés supposant qu'il était sans doute trop tôt. De minute en minute la circulation s'accroissait. Un invraisemblable tohu-bohu qui baignait dans l'irréelle lumière. Elle s'assit sur les marches de ciment de la boutique où souvent elle buvait du café ou du thé, à l'entrée séparée de la voisine par une vitre enchâssée dans des montants de bois écaillés. Comme elle ignorait tout de la raison de cette fermeture générale, qui peut-être durerait jusqu'au soir, elle s'installa confortablement pour rester là un moment. Elle essaya même de lire, se concentrer elle n'y parvint pas, ses yeux toujours attirés par l'agitation de la rue dans la vitre. Ceux qu'elle avait vus s'approcher face à elle dans le reflet, quelques secondes après elle jouait à les reconnaître de dos, ou inversement. Elle crut voir à un moment le garçon à lunettes de la veille, mais tous ceux qui portaient des lunettes, au même âge se ressemblaient. La même corpulence généralement, et la même façon de s'habiller. Sûrement ce n'était pas lui, mais elle n'eut pas le temps de trancher : au même moment, il y eut venant du croisement derrière elle un fracas de tôles, et dans le reflet, un autocar partit en zigzaguant en plein déséquilibre vers le trottoir elle se retourna à temps pour le voir piquer du nez : une roue bloquée entre les deux paires verticales d'un étroit fossé, le bus lentement oscilla et se coucha sur le flanc. Une petite moto, écrasée au sol avait heurté des passants mais alors le conducteur avait déjà vidé sa selle, il gisait un peu plus avant, étourdi. La roue du bus qui était en l'air tournait à vide, ralentit, se bloqua. À l'intérieur, un paquet humain tassé dans le fond reprenait ses es-

prits, commençait à bouger, les portes étaient coincées sur la chaussée, on entendait des coups qui tentaient de briser les fenêtres, sans doute était-ce un véhicule climatisé, car sinon on roule glaces baissées pour donner du vent. Puis une tête d'homme abasourdi apparut, il s'extirpa. Des gens accouraient de partout, un groupe cachait à présent le chauffeur de la moto, on cassait les autres fenêtres, d'autres s'en extrayaient poussés, tirés. Deux ou trois enfants silencieux, en uniforme d'école, furent portés vers l'extérieur, ils se mettraient à pleurer plus tard. Des femmes parmi les spectateurs s'en approchèrent, les menant à l'écart pour les réconforter. Il commençait à faire très chaud, ceux qui ne participaient pas au sauvetage téléphonaient. Après ceux qui étaient valides ce furent quelques blessés que l'on alla chercher à l'intérieur, marqués de sang, souvent au visage, les vêtements parfois à demi arrachés, les pieds nus. La circulation se bloquait, on entendait les klaxons plus haut, de ceux qui voulaient passer, ne sachant pas encore. Un mince filet de véhicules, insuffisant, se glissa sur l'autre côté de la voie. Elle se sentait de trop, un voyeur, mais ne trouvait par où s'éloigner. Les autorités tardaient à venir... mais si, elles arrivèrent et prirent les choses en main. Sans doute la rue fut-elle barrée, car les klaxons cessèrent bientôt de résonner. Comme la police ordonnait de se disperser, elle s'en alla. On entendait maintenant la panique des sirènes qui approchaient. (Plus tard quelqu'un lui dit le nom de la fête qui ferme tous les magasins dans tout le pays une entière journée, mais elle ne le comprit pas.) Elle renonça à récupérer le vélo loué, seul, son corps se glissait aisément dans la foule et dans les étroits interstices entre les objets. Le garçon qui voulait apprendre le français était là, parmi les spectateurs — nous n'étions pas loin de l'alliance française

en effet —, la lippe pendante et cet air navré et coupable qui devait lui être coutumier, le même qu'il avait quand ils s'étaient tous trois séparés. Elle obliqua pour éviter d'entrer dans son champ de vision et remonta la rue à contre courant : tous croisaient rapidement vers l'accident.

Elle marcha vers le park, dans le centre, où elle s'était souvent installée pour lire. À pied cela semblait bien plus éloigné, et il faisait chaud. Elle longeait lentement le côté des murs qui étaient à l'ombre et soudain dans la rue qui bordait le canal, elle sursauta. Il y avait un serpent sur la route, très vert, très effilé, immobile; elle pressa le pas, s'écartant, la bête ne bougea pas. Elle ne s'attarda pas pour voir si elle vivait.

Elle était tellement différente ici, c'était en elle-même l'éclosion d'une tout autre, sans qu'elle eût pu dire à quel moment. C'était pourtant aussi vraiment elle. Elle se reconnaissait en ses gestes, ses réactions ses pensées. Mais apaisée et dans un monde autre, d'une autre indifférence à tout, plus sereine et sans affrontement, désertée du sentiment d'être au piège dans une nasse avec d'autres qu'elle

ne reconnaissait pas pour siens. L'angoisse ne risquait pas de la quitter, elle avait une autre consistance, bien loin de la terreur blême dont parlaient les Grecs, autre chose de plus quotidien et de moins aigu, qui était une part simplement de la vie, non un événement brusque et irraisonné, naufragant. Brutale et sèche parfois sans que cela lui donnât des remords, elle était en général plutôt tranquille et prête à tout accepter des contretemps et incommodités. Elle ne se décidait toujours pas à partir. Elle avait cependant prévu de rester très mobile, son sac était léger à cet effet. Elle se sentait paresseuse et y cédait chaque jour davantage. La ville lui offrait beaucoup risquant de faire défaut ailleurs, le confort de l'appartement dépassait largement ce qu'elle avait connu en d'autres régions. Elle reposait ainsi, en elle-même paisiblement et ne cherchait rien de plus.

Elle acheta un eskimo devant le parc, puis franchit la grille en flânant. Longeant le chemin d'ombre comme à l'accoutumée, mais trouva tous les bancs occupés, des couples ou des dormeurs, d'autres qui lisaient, des dormeurs encore et des familles dans l'herbe sous les arbres ou même sous les sculptures quand ce n'était pas des chiens qui s'y étaient installés. Elle s'assit dans l'extrême limite de l'ombre d'un arbre, adossée au muret de brique qui enserrait un bassin dont les arabesques compliquées lui avaient procuré un peu d'étonnement au premier coup d'oeil. Une fillette aux longs cheveux blonds, frisés, délicats, jouait avec un lourd chien noir, un rottweiler incongru. Il se dressait sur les pattes arrière, appuyé aux épaules de l'enfant qui s'écroulait en riant et le chien se retrouvait sur quatre pattes. La petite rampait alors, coudes et genoux, comme pour s'extirper de sous une table, dès qu'elle était redressée, il recommençait. Une femme arriva, blonde également aux cheveux courts

qui fit cesser le jeu inquiétant. Puis ils s'en allèrent, la riante fillette tenant la main et le chien en laisse. Elle les suivit des yeux, mère et fille avaient les jambes droites, les hanches étroites, portaient des bluejeans, le chien haletait, langue pendante recourbée, l'intérieur de la gueule rouge vif. La laisse faisait plusieurs tours sur les doigts serrés et maintenait haute la tête de l'animal. Elle avait déjà vu cette femme et le chien tenu aussi court, sans la petite fille, l'autre soir, sur la promenade du lac. Le chien alors renâclait, tirait et s'étouffait, ses yeux luisaient, rouges dans le reflet des lampes mais la femme n'y prêtait pas attention, marchait vite et ne cédait pas.

Distraite un bref moment, elle revint à ce qui la préoccupait : cette léthargie, cette mollesse qui l'avaient saisie, en elle comme un marécage. De ne pas se décider elle en éprouvait un vague malaise, dérangeant. Elle pensait à ces histoires qui, enfant, la faisaient rêver : Occidentaux qui ne pouvaient s'arracher à des villes où les avait laissés un bateau, devenus autres, ombres, reflets, perdus au monde, ayant oublié jusqu'à l'esquisse du mouvement qui aurait pu les rendre à ce qu'ils étaient autrefois. Mais n'était-ce pas elle qui avait rêvé ces choses après tout ; alors elle sortit du parc, s'assit un peu sur l'enceinte de pierre à regarder la rue. Un chauffeur déchargeait un couple de jeunes gens, et il lui vint à l'idée de s'imposer une diversion. Une petite promenade ailleurs sera salubre, peut-être même cela pourrait décider enfin de son départ. Elle observa le chauffeur qui traînait en attendant le retour des deux autres, il avait l'air tranquille, elle lui trouva l'air sympathique. Lorsqu'elle voulut lui parler d'une course vers les plages du Nord et que son visage se tourna vers elle, elle le vit de face pour la première fois, il

lui fit un effet bizarre, il ne ressemblait pas du tout à son profil. Il avait deux yeux tous petits et rapprochés de part et d'autre d'un nez très pointu qui lui avait plutôt semblé rond. Lorsqu'elle lui dit son propos, elle comprit qu'il la calculait. Un spécialiste de l'exploitation des touristes évidemment. Elle lui demanda cependant sa carte, il s'appelait Sébastien, il lui proposa un deal qui semblait un peu cher, elle lui dit qu'elle l'appellerait le lendemain vers 10h. Puis elle rentra chez elle. Dans le fatras de menus objets sur le second lit qui lui servait de vide-poche, la carte du taxi qui l'avait ramenée de l'aéroport, un très bon souvenir, un homme très agréable qui ne parlait ni l'anglais, ni le français. Elle composa le numéro, celui qui répondit avait la voix d'un homme plus mûr et décidé, il parlait l'anglais à peu près, lui demanda pour la même course dans un véhicule qu'elle savait beaucoup plus confortable, un prix nettement inférieur à celui du park. Elle dit OK, celui-là connaissait son adresse c'est lui qui l'avait déposée à son arrivée.

Le lendemain elle paressa, alors qu'elle était encore dans la salle de bains elle entendit un klaxon dans la rue. Il était 9h moins 20. Depuis la terrasse elle vit cependant un petit véhicule jaune qui stationnait au bas de l'immeuble, elle avait eu l'intention d'appeler Sébastien vers 9h30, mais le fit aussitôt au cas où il s'agirait de lui. Mais alors, comment savait-il où elle logeait? Il ne manifesta aucun dépit, resta très avenant et la remercia. Elle se dit que tout dans cette ville se savait peut-être aussitôt. Mais elle décida de ne pas s'arrêter à ce genre de pensées et continua ses préparatifs. Vers 10heures elle descendit et s'assit sur le porche, attendant. Un homme arriva en scooter, elle se leva croyant qu'il voulait le passage pour garer sa machine à l'intérieur. Non, il venait en estafette lui dire que le taxi n'était pas loin, c'était l'homme avec qui elle avait parlé la veille, le chauffeur sans

doute était un employé. En effet la voiture arriva aussitôt, qui semblait la même, le chauffeur était quelqu'un d'autre, aussi peu doué pour les langues que le précédent, la même réserve timide et plaisante. Il ne comprit rien à son désir, ni rien certainement de ce que lui avait expliqué l'homme au scooter, elle avait oublié son plan pour lui montrer l'endroit qui l'intéressait, ainsi après avoir cahoté à plaisir sur un chemin de terre rouge, ils se retrouvèrent beaucoup plus loin que prévu sur une plage délaissée déserte, brûlante, quelques débris, des morceaux d'arbres que l'eau salée avait argentés et des chemins peu empruntés bordés de buissons épais durs et secs, la végétation tout en pointes, livrée à elle-même luttait contre les effluves de l'océan et la chaleur. Palmiers tordus et herbe cassante, buissons crissants. C'était somptueux, seul, inatteignable, infiniment éloigné d'elle et ses désirs; elle resta tranquille, dépassée, un moment. Elle s'enquit d'un village, en insistant, ne fut pas mieux comprise assurément, car ils remontèrent en voiture et après un ou deux kms d'un autre chemin de terre tout aussi cahoteux elle aperçut, ils roulaient vers la mer, des huttes de bambou tressé à gauche vers le Nord. Il arrêta le moteur, sortit de la voiture, elle le suivit et il marchèrent longeant l'eau, serpentant parmi des cabanes et les bâches étendues où séchaient de petits poissons; les pêcheurs, leur famille, leur femme étaient à leurs affaires et travaillaient, personne ne prêta vraiment attention à eux, une ou deux femmes jeunes et alertes taquinèrent le chauffeur qui eut l'air gêné vaguement, les lambeaux de tissus colorés claquaient dans le vent, le soleil brûlait tout. Le village, toujours de bambou, semblait s'étendre un peu vers l'intérieur sous les arbres ravagés, une odeur planait au dessus, forte, agréable, de poisson sec. Mais il n'y avait rien qui pût ressembler à un hé-

bergement pour elle, l'électricité sans doute faisait même défaut, peut-être personne ne vivait là, n'était-ce qu'un lieu de travail. Et sûrement pas l'endroit qu'elle cherchait. Mais la promenade imprévue venait à point la distraire de ses pensées et de la routine qu'elle sentait déjà pesamment s'installer. En rentrant elle vit sur un panneau au bord de la route le nom de la petite ville où elle avait voulu se rendre, « here, here, turn on the left » ils obliquèrent de nouveau vers la mer, elle put voir que c'était un village construit de bois et ciment, avec des rues, quelques boutiques, guest houses, en fait assez étendu mais ils avaient eu tellement chaud jusque là qu'ils n'eurent même pas à se concerter, un tour rapide et succinct leur suffit sans même quitter la voiture et ils reprirent la route.

Il furent donc de retour beaucoup plus tôt qu'elle n'avait pensé, et, on était dans les heures les plus chaudes de la journée, à cause de la marche dans le soleil elle était déjà fatiguée. Elle s'allongea dans l'ombre de la chambre, l'exaltation de ses pensées la conduisait comme toujours au désespoir, cet autre désespoir, nouveau, familier, maintenant rassurant dont la nature qui était joie, se précisait, s'assurait suivant le chemin où la conduisaient ses réflexions. Ce désespoir lui offrait son ouverture. Peut-être un sentiment comparable est celui qui pousse à se jeter dans le vide pour mourir. Rien n'est à attendre, donc tout est là. Par le vide advient le comblement du plein. Action était alors le sentiment désespéré, et non plus cette ombre menaçante qui s'abat, clarté et ouverture et non plus la soustrayante obscurité qui effraie. Lentement, la solitude lui permettait d'approcher d'elle-même parfois, de cette étrangère qui demeurait, fluide mobile insaisissable et immuable, en elle. Et parfois même, elle avait le sentiment d'une communion;

comme si elle-même, sa personne, se fondait idéalement en cela. Puis cette abstraction lui échappait, lui laissant un sentiment de certitude qu'elle n'aurait su mettre en mots, mais qui ne cédait plus un centimètre de terrain. N'avoir pas le choix, un acte de volonté qui passe par la résignation. La résignation qui ne courbe pas, celle consentie et joyeuse qui est vouloir, car alors on s'éploie en harmonie et volonté à l'intérieur de ce qui est volonté. Par le fait que rien ne se peut changer, alors tout est action dans la bonne voie.

Tout ce qui lui donnait honte remords et regrets, ce qu'elle avait tenté d'éviter de sa vie, de voiler à sa mémoire, entrait alors en cohérence à la place finalement gagnée, au niveau de tout.

Il n'était finalement pas très aisé de rester seule tout ce temps, pas très aisé de surmonter le sentiment qui parfois s'impose, énorme premier plan devant tout le reste, rend le monde plus étranger encore, et vous rejette dans la marge, derrière une vitre, le monde en lumière et vous dans le noir, inaperçu. Ou plutôt pensa-t-elle, le monde à ses affaires, sombre et muet, incompréhensible, insaisissable, intouchable pendant que vous vous sentez, vous, en pleine lumière et transparent.

Tout semblait vivre et s'animer autour d'elle qui sur son lit assise ne bougeait pas. Métal et eau : un univers de reflets de luisances et chatolement, reflets mouvants des ventilateurs dans la réflexion des objets, mouvements de tissus brodés de miroirs, choses que le vent emporte et qui disparaissent — on les retrouve en général sous un lit ou une banquette. Ainsi alors qu'elle lit, elle voit courir au sol un petit animal noir. Son regard s'attache, il n'y a rien. Mais le sol, mouillé, est devenu le ciel, c'est un oiseau qui vient de passer.

Elle s'en alla dans la toute proche boutique d'antiquaire où elle pensait trouver revenu le jeune homme rencontré dans l'avion et revu par hasard devant cette boutique où il avait des amis, dès les premiers jours qu'elle passa dans la ville. Il s'en allait alors le lendemain plus au Nord, et l'avait invitée à passer le voir au même endroit à son retour.

Les garçons fumaient des cigarettes sur les marches devant la boutique ; il était en effet dehors avec eux serrés dans une ombre restreinte où il ne restait pas de place et d'ailleurs elle n'aimait pas la fumée. Ils l'ont invitée à entrer en attendant, le plus jeune a déplié un tapis, il apporta un coca glacé avant de retourner avec les autres. Le magasin était sombre et frais, très silencieux. Un léger voile cachait à la vue le couloir étroit qui donnait à l'arrière où l'un d'eux habitait avec son épouse, une grande femme lourde et sombre,

qu'elle ne connaissait pas et surprit ce jour-là apportant un objet quand elle croyait l'endroit désert. La porte passée, la jeune femme eut un mouvement de recul, se reprit; elle marcha jusqu'au comptoir la tête inclinée vers le sol, déposa sans heurt son paquet enveloppé de papier brun épais, ses mains étaient fortes, fines, longues et déliées, les poignets fins, les gestes gracieux. Aussi vite que sa corpulence le lui permit elle se glissa dans l'étroite ouverture dont le voile retomba tout de suite. Son profil était dur et sauvage, un nez fort, des paupières lourdes encore alourdies par l'épaisseur de longs cils, noirs comme les cheveux attachés mollement et dont de grandes mèches luisantes et droites pendaient sur les côtés. Elle portait d'amples tissus assortis en jaune très acide, visiblement une tenue un peu négligée et confortable, froissée, drapée sans aucun souci. Elle aurait voulu voir les yeux cachés mais l'autre gardait son visage vers le mur. La lumière changea de nouveau dans la pièce lorsque V en franchit l'entrée sa cigarette achevée; la peau très blanche il y a quinze jours de son visage, semblait plus fine, plus luisante, légèrement hâlée. Ses pieds nus restaient livides : il portait toujours ses lourdes chaussures en moto. Il s'assit à côté, elle lui offrit ce qui restait encore frais dans la petite bouteille qu'il vida au goulot.

Et le lendemain ils décidèrent d'aller dans ce fort à quelques dizaines de kms au long de la côte. Partis vers 10 am en moto, ils roulèrent plus d'une heure contre le vent violent venant du Nord, la circulation qui avait été terrible dans la ville et sa banlieue se calmait à mesure qu'ils s'éloignaient. Ils furent bientôt sur une voie plus libre où cependant il était impossible de relâcher son attention. Le vent était si fort qu'ils ne pouvaient ouvrir les yeux, arrêtés à un croisement ils enfilèrent des lunettes. La moto était sans compteur sans indicateur de vitesse sans avertisseur et l'un des repose pied ne se déplaçait plus. Le fort semblait plus éloigné qu'on ne leur avait dit et, peu après qu'ils aient franchi un pont sans fin au-dessus de ce qui semblait l'immense embouchure d'un fleuve, ou peut-être était-ce la mer faisant une incursion, ils ont tourné à droite sur une route étroite qui re-

joint la rive, ils prirent à une fourche la mauvaise voie, se sont retrouvés sur une plage grandiose et vide après un village; il y avait beaucoup de barques au long de l'eau, au bord du chemin un groupe de femmes assises au sol leur a dit bonjour en riant. En marchant longeant l'eau ils ont traversé un village de maisons désertes, ruinées, abandonnées et se souvinrent que c'était la partie de la côte ravagée par le dernier tsunami. Sur une éminence ils scrutèrent la plage et ayant aperçu une masse sombre (le fort?) au loin rebroussèrent chemin pour reprendre la moto. Les femmes commençaient à se disperser toujours aussi riantes, ils allaient se diriger vers elles, un homme jeune est arrivé aussitôt, faisant écran, et qu'ils interrogèrent à propos d'un endroit où boire et manger, mais lui ne voulait pas les voir rester et les repoussait vers la route principale, V se dirigea vers les femmes pour les saluer, mais l'homme se fit plus net et leur dit « go, now go » un peu sec.

Au carrefour en effet, ils purent acheter à boire et mangèrent dans une baraque où une jeune femme tenta de leur extorquer à chacun le prix des deux repas. Très bon, mais trop pimenté pour eux ce dont on s'avise toujours trop tard.

Le fort était bien ce qu'ils avaient vu depuis le sommet du rocher. Au centre de l'enceinte de brique ruinée du fort il y a une construction, juste un toit et quatre colonnes de béton, peintes du même vert que le même préau, beaucoup plus grand, où dansaient les fillettes aux pieds nus qu'ils avaient vues travaillant la veille au soir sous la direction de leur maîtresse dans la cour de l'école où, conduits par des enfants qui les avaient suivis un moment, ils avaient pénétré par une faille de la clôture. Elle abrite ce qui doit être une boîte rectangulaire, la taille d'un cercueil pour un enfant ou un

adulte de courte taille, recouvert d'un épais tissu de brocart vert au décor doré, au volant doublé de satin froncé rouge sombre, maintenu au sol par des pavés de pierre venus des ruines certainement. Elle y sentit une présence mais elle sait les chemins préférés de son imagination.

Au-dessus des fillettes à la danse difficile, précise, les arbres immenses masquaient le ciel, la femme assise en tailleur devant elles et dont ils ne voyaient que le dos souple et charnu et les cheveux dont l'assemblage paraissait sur le point de s'effondrer, frappait ensemble deux bâtons, très sèchement en un rythme infailible ponctué de ses ordres brefs. Simplement déchaussées et toujours en tenue d'écolière les enfants émues, rendues graves et aussi électrisées par la présence de spectateurs, accentuent le losange rigoureux de leurs jambes aux genoux ouverts, la tournure extérieure de leurs pieds, l'angle net de leurs poignets et l'étonnante vivacité des gestes avant la prise d'une posture marquée par un bref choc des talons au sol sonnant ensemble avec les bâtons, comme un seul. Au moment de partir, elle leva les yeux vers le ciel; au-dessus des arbres, un gros oiseau plane lentement en cercles, un aigle.

Dans les ruines des âmes croissent les corps, obsédés par l'ordre et l'organisation dans la prolifération des grotesques; toute assise perdue, aucun ancrage dans un univers de débris dont aucun ne tient à l'autre; aucune sève pour remonter de racines, aucun coeur n'irradie, aucun rayon bienfaisant. Le monde n'est plus à son ancre dans la terre, tout échappe. Comment se redresser dans l'obscurité d'yeux que brûle la lumière violente de cette fin, l'anéantissement blanc, l'explosion que ne peut contenir le temps, qui sépare et détruit l'ancienne union trop lointaine et brisée et d'où ne retombe que l'éparpillement de lambeaux incompréhensibles qui s'écoulent à la fin en putréfaction. Peut-être redescendre en soi, dans la fragile humilité de son être, est à faire, perdre yeux et oreilles, tous ses sens, laisser dire l'esprit. Traverser la douleur de la mémoire retrouver un

moment vide, le moment du rien. Percer le coeur et qu'en jaillisse le sang vicié avec les peurs, laisser le sang nous désert et laisser venir quelque chose d'autre. Pouvoir poser le pied sur le vide en riant, plonger le regard vers le fond de gouffres qui ne se peut atteindre et y trouver secours, s'élever en son rêve et toute vérité et ne pas craindre, chercher ce qui, caché, petit, présent, ne se fait pas connaître. Le désespoir est un bonheur et la voie de la liberté. Ce qui ne donne rien ne lie pas, et d'autres liens alors peuvent apparaître, être consentis. L'amorce du mouvement est le déséquilibre, c'est à nos dépens que l'angoisse est masquée.

Rompre avec sa paresse, rompre avec ses pensées se mouvoir protégée parmi les gens tranquilles et qui ne la deviennent pas, qui renvoient l'image d'une autre indifférence, simplifiée et d'emblée amicale en général, n'importe quoi, un lieu ou un autre, il suffit de surprendre le nom dans les conversations, un prétexte. Une promenade nouvelle, dans des quartiers encore jamais traversés. Plus loin que le jardin botanique elle regarde depuis l'étroit rebord d'un petit pont de pierre où s'engouffre la large et droite route qui trépide vers le sud, s'enfoncer au loin dans la ville un large canal ne charriant qu'ordures et ne figurant sur aucun plan, qui traverse des échangeurs, des carrefours encombrés de métal surchauffé et, tout près en fin de compte, le new bus stand est une place ronde de plus de cent mètres de diamètre sillonnée de dizaines et de dizaines de bus à usage local. Le sien, miraculeusement en train de s'en aller, la cueille au passage. Paradise beach : promenade en bateau vers une île, manèges d'enfant, un restaurant et un bar rond sur le sol un peu plus loin. Une petite plage, inaccessible, car enclose et gardée : sur la plage les bateaux qui rejoignent l'île com-

me l'autre rive d'une rivière. Mais pas en ce moment, c'est fermé. Jusqu'à quand? Signe d'ignorance en riant. Et en effet, à l'entrée il y a un panneau « closed. Ouragan ». Tous sont groupés près de la plage à rire et bavarder, ailleurs il n'y a personne tout est ouvert au vent, un chemin semble partir vers la mer, mais au contraire c'est vers la forêt, puis un cul de sac dans un chantier. Des jeunes filles passent, elles habitent plus loin, des baraques, et elle comme une intruse. Il ne reste qu'à rentrer. Le milk parlour au bord de la route est inabordable. Un mini bus privé d'où jaillissent de gros bras avides est garé devant le comptoir et le chauffeur court de l'étal du marchand au canapé à explosion. À l'intérieur dans l'ombre, on devine de lourdes faces dures envahies d'épais plis de graisse et dont les regards ne guettent que les mains pleines de celui qui revient du comptoir, qu'une femme à l'avant tente d'intercepter à chacun de ses passages.

Une journée sombre et venteuse donnant dans l'après-midi le plaisir d'une pluie légère et fine, aussitôt séchée dans le vent qui bientôt la poussait violemment à l'horizontale. Il ne cessa de s'accroître, la pluie aussi qui bientôt tombait dru, blessante. La nuit était tombée, il n'y avait dehors plus trace de vie, chassée par l'eau. Soudain, aux alentours de minuit éclata le cyclone. Sans faiblir jusqu'au milieu de la matinée, ce fut un déchaînement d'eau et de vent dont l'effroyable hurlement couvrait le bruit des cassures, des arrachements déchirements, des chutes; elle s'était endormie la porte de la terrasse restée ouverte, réveillée par le maelström elle courut à l'ouverture, glissa sur le sol de pierre polie inondé, l'eau s'était répandue dans l'appartement entier, toutes lumières étaient éteintes, le noir total. L'extérieur dans l'obscurité subissait son massacre. Les battants furent difficiles à repousser, et plusieurs fois dans la nuit bruta-

lement ils se rouvrirent, car les vibrations forçaient le verrou, et ainsi des fenêtres. À tâtons elle avait retrouvé les bougies; une fois installées par rangées sur les rebords elles lui permirent de ne pas subir une totale obscurité. Un géant furieux secouait portes et fenêtres, l'eau violemment projetée élargissait les fissures des vieilles boiseries, arrachait le ciment qui les scellait et dégoulinait noire, épaisse, au long des murs intérieurs. Dehors parfois des bruits d'effondrement; dans le puits de la courette au centre de la maison quelque chose de large et dur battait rageusement sans jamais s'interrompre. Le chambard du vent comme une douleur ne promettait aucun répit. Cela vint cependant vers la fin de la matinée, la pluie durait, de grosses averses inclinées dans le souffle encore puissant, il fut possible de regarder dehors où rien encore ne se manifestait, baigné dans cet apaisement fragile qui vous laissait méfiant guettant le recommencement. L'électricité demeura coupée, dans la rue transformée en cours d'eau de gros objets métalliques affleuraient, renversés bloqués en quelque endroit, l'eau emportait rapidement tout ce qui flottait vers le canal. Un corbeau désarmé, effrayé tentait de trouver un abri mais il ne pouvait demeurer nulle part et s'envolait rapidement mouillé, ébouriffé lamentable pour s'agripper sous un autre rebord de fenêtre ou de balcon. Un homme voulut passer en vélo submergé plus qu'à moitié et cassa son engin sur quelque chose que l'opacité de l'eau masquait. Il y eut les rires des jeunes filles qui servaient dans les maisons autour et affrontaient par jeu le courant qui montait à leurs hanches, vers le soir se risqua la première voiture. Peu avant un scooter était passé qu'enfourchaient trois adolescents excités et qui se noya. Ils poursuivirent, le poussant. Dans l'immeuble privé comme tout le reste d'électricité et où tout restait sombre il n'y avait pas le plus petit son, il semblait abandonné. Mais elle doutait que cela soit. Peut-être dormaient-ils enfin.

L'entière masse du ciel file d'un bloc vers le Nord. Elle se déchire selon le poids, la charge, la résistance et la force de l'air, brute, indifférent et sans intention. Elle souffre dans sa tête sans souffrir; son esprit lassé s'est éteint; au corps, il donne sa langueur léthargique et la volonté durcie se masque de mollesse. Quelque chose attend. Et elle attend que les ombres nourries et abritées en elle, dans sa constitution, qui sont elle, perdent leur attache et se dissolvent à leur tour. Elles dévalent les ombres, comme en un paysage, les pentes de vallées, répandent leur subjuguante torpeur, tout aussi mauvaises que bonnes.

La force du ciel dans son déplacement attire, toute dressée, sa chevelure, mais elles, les ombres, demeurent tapies dans le fond à l'abri de tout mouvement qui, autre que le leur les dissiperait, et la tirent vers les coins retirés. Elles enserrent

les organes, contractent l'avant du corps, il se referme et la lourdeur de la tête cherche le repos vers le coeur.

Qu'est-elle cette souffrance qui ne fait pas même mal, qui tout éteint, dévore, de la flamme, inspire sournoisement le désir de la fin qui n'effraye plus. Un avant ? Un après ?

Comme l'eau d'un marécage la souffrance non ressentie, souterraine, dissocie et isole les particules de matière, suscite les plantes flottantes, les tiges gorgées, le grouillement d'animaux au corps mou, les profondes racines se dressent en un tronc qui émerge à l'air après beaucoup de temps, tissé de son infinie histoire liquide, le souvenir des reptiles, ventres glissants, pattes accrochées à sa consistance ou fluides reflets des profondeurs. Voici alors après l'éternité de vies et de morts, une si longue durée, que viennent des feuilles et que se posent sur l'épanouissement appris des racines, des branches affermies que l'eau ne soutient plus, des oiseaux, voici que tournent lentement selon les heures, les couleurs révélées dans la lumière neuve.

Combien de fois est-elle venue et revenue au jour pour que tout cela soit en elle, à elle, et qu'à cela elle appartienne, pour que cela la traverse sans la blesser, pour qu'elle soit cela, pour que cela fasse d'elle une erreur en tout autre monde ? Pour que, née et re-née dans cet autre monde elle soit ainsi, à la fois multiple et dans le même temps en totale unité, puisse le demeurer, comme en elle demeurent les herbes, les plantes, les animaux qui depuis longtemps ne sont plus et parfois vibrent encore dans ses nerfs. Des cellules de combien de ses vies la terre fut-elle nourrie ? De combien d'autres le fut-elle elle-même ? De quelle sorte toutes ces vies, dont le souvenir ne se peut dire mais qui tissèrent les fibres de tout ce qui est, aussi sûrement que les morts sont la terre et qu'en elle est leur vie, aimants et fidèles, sûrs,

protecteurs et doux. Regardée en sa chair matérielle, dans un monde « fonctionnel », comme une aberration elle reste en place cependant et même enviée, mais les envieux eux-mêmes ne sauraient dire envieux de quoi exactement, et devant elle le chemin malaisé qui s'offre semble à présent pouvoir être ouvert et lumineux. Elle donne à voir une apparence, celle qui lui paraît convenir, dans la mesure où elle le peut, cache et ne ment pas à la fois, avance dans sa route, le regard où d'autres ne voient rien, et son plaisir retourné en elle. De ténues existences sont assemblées ici, dans l'arc de sa tiédeur; qui d'autre les porterait? Autour de qui pourrait s'éployer le rayon de leur présence? Toujours cela la guide, cet ailleurs qui ne se compte pas dans le temps et pas plus dans l'espace, dont elle ne sait rien mais dont elle ne doute pas plus que de sa sauvegarde dont elle sent remonter en elle comme en des racines le fluide qui nourrit et renforce. Elle sait qu'elle peut décider de choisir et ne se trompera pas. Donc elle ne choisit pas, laisse se gonfler la terre des désirs de la terre, laisse enfler et courir ce qui n'est à rien attaché et qui ne peut que s'oublier quand disparu. Peu importe. Les taches de couleur sont décomposition de la lumière, choses de la perception aussitôt effacées, elles filent comme mirages à la surface et n'affectent en rien ce qui est la vie délibérée absolument volontaire hors de la conscience au champ étreint. Bientôt comme l'écume elles ne seront plus que salissure au bord de l'eau, et parfois, un reflet d'arc en ciel.

La rue est bruyante, une folie. Motos, voitures, klaxons à tout va, animaux... pour elle c'est un flot calme que fendrait son étrave, petit bateau souple et joueur. La ville ravagée doit reprendre le temps perdu dans ces trois jours de nuit, refaire ses voies coupées d'arbres abattus; les toits arrachés laissent au vent les profondeurs qui furent ombrueuses et tranquilles, au-dessus de quoi court à présent le ciel. Beaucoup qui avaient des maisons dorment à la belle étoile enserrés dans les murs, fermant les portes comme à l'accoutumée. Déjà tous les fils se renouent, les camions s'empressent chargés de tuiles et de poutres et des lampes électriques se balancent dans le vent dès le soir. Les labyrinthes de feuillage sur les trottoirs commencent à se dessécher, l'on y voit les chemins provisoires que les pas y ont tracés. Des enfants jouent parfois dans les branches

venues à eux et les chiens y dorment à l'ombre sur les tapis de feuilles jaunies. Tout le monde est dehors occupé, et de nouveau les marchandises affluent. Elle ne sait si cela est triste ou joyeux ce ravage, joyeux pour elle certainement, en son ouverture tranquille vers d'inattendues circonstances. Ce qui est là est pris en compte et ce qui est évanoui n'a plus lieu. L'esprit se distrait et s'ébroue, dans le corps courent des forces euphoriques qui souffraient de s'être trop longtemps assoupies. Tout est nouveau, tout est changé, les rues trop connues sont transformées, étranges, pourrait-on s'y perdre ? Dehors, des visages qui ne s'y voyaient pas auparavant à ces heures, alors que s'ouvrent d'autres voies, d'autres sens, cependant que d'autres se ferment. Il n'y a plus de vent, à peine une douce brise au-dessus des toits bouleversés ; tout sourit, taquin et trompeur. Rien ne s'est passé dit le ciel, quelle belle journée !

La promenade du bord du lac demeure cependant un peu oubliée. Ponctuée de jeunes couples surtout qu'attirent les buissons les hautes herbes les étroits sentiers où personne ce soir ne passe. Parfois les arbres abattus au travers obligent à l'escalade, des chemins contournants commencent à s'esquisser dans le sol jonché des débris de bois et de feuilles ; les branches arrachées ont laissé de grandes blessures blanches dans les troncs élevés, du même blanc les pointes dressées de ceux que le vent a cassés à mi-tronc. Les petits marchands ne sont plus là aussi nombreux, ni les promeneurs : il y a à faire dans la ville. Mais jouent les adolescents qui s'interpellent dans les feuillages, s'y cachent et lancent sur les filles qui passent sans les voir de petites coques de fruit séchées et dures.

Il y a à quelques mètres, sur le sentier qui va vers la forêt en passant par le marécage, une clairière qui ne se dessine

plus aussi nettement, encombrée maintenant d'un fouillis. Lorsqu'elle passe elle y voit dans une échancrure un groupe de silhouettes indistinctes, assises de-ci de-là, le livide ovale de leurs faces tournées en silence vers le chemin.

Un peu plus loin, la petite fille au chien est sur le bord, tournée vers les broussailles épaisses à cet endroit, elle crie et appelle frappant le sol du pied, l'air mécontent; un mouvement bruyant dans les buissons, une course brutale, rapide, en dessous, le chien revient de sous les branches, les yeux luisants, la langue pendante, excité comme après une chasse. Il s'arrête auprès d'elle, s'assoit. Il grogne sourdement en direction des branches. Il n'y a pas de signe de vie autre. L'apercevant, elle se dirigea par là, au son de sa voix la petite se retourna, la main qu'elle gardait au visage retomba dans son mouvement, un peu de sang, une estafilade sur la joue, elle a reçu sans doute l'un des projectiles.

Le chien s'appelle Bouton d'or, c'est la petite fille, Lilas, qui le lui a dit alors qu'elles s'en allaient à la recherche du marchand de glaces — le prétexte qu'elle avait pris pour aborder la fillette — et aussitôt l'enfant avait ajouté que c'était elle qui l'avait nommé, (il avait auparavant un nom très laid) à cause de ses yeux jaunes et ronds. Elle regarda le chien, lui vit comme toujours deux fentes obliques, rougeâtres, épiant l'alentour. Elle se le tint pour dit : « bon, il a les yeux jaunes et tout ronds. »

— Merci. Il faut que je rentre à présent.

L'enfant prononça la convention d'une voix plate, sans intonation elle considérait la glace sans la déballer encore, le chien s'approcha d'elle et se plaça à son côté, le marchand

lui avait donné de l'eau qu'il avait dédaignée, il glissa vers l'intruse un bref regard indifférent, les deux reprirent le chemin et bientôt ils disparurent vers la droite ; à gauche le soleil couchant enflammait le lac sans attaquer son opacité, des reflets à la surface semblaient dans leurs mouvements désordonnés et lents marquer les coups d'un monde sous-aquatique tentant d'apparaître au jour. Soudain l'air se mit à vibrer tout entier de menus claquements secs, de très grosses gouttes d'eau lourdes et verticales tombaient, comme un signal la lumière entama son bref déclin, le peu de passants qui était là refluit, elle décida aussi de rentrer, paya les glaces.

— Tous les arbres du parc sont cassés là-bas, dit le jeune homme en prenant l'argent, les yeux sur l'endroit du chemin qu'effaçait lentement la brume venue de l'eau, et où les deux silhouettes avaient disparu, il y en a un qui est tombé à un bout de la maison : plus de mur, plus de toit, tout est par terre. Mais ce n'est qu'à un bout, elle est grande, il y a d'autres pièces... puis un menu rire rassurant.

Les arbres étaient cassés en effet, mais pas tous cependant, le garçon avait un peu exagéré. Le parc ? La forêt ? Parfois on pouvait en voir encore la limite aux restes effondrés du mur qui avait été autrefois l'enceinte d'un parc en effet magnifique, étendu, où subsistaient les traces de larges chemins parmi les arbres et les massifs maintenant abandonnés à leur folle fantaisie, redevenus sauvages dans une prolifération de fleurs et de feuilles que la dégénérescence avait certainement simplifiés et rapetissés sur des tiges emmêlées courant en tous sens et souvent agrippées à l'écorce des troncs, puis retombant des branches les plus hautes. De promenade, en dehors des voies empruntées par les véhicules il n'aurait su être question en cet endroit touffu, d'autant qu'à la luxuriante épaisseur des taillis s'ajoutait maintenant les corps, gigantesques pour certains, des ar-

bres abattus et des branches arrachées. Si large leur ramure qu'elle pouvait encore atteindre depuis le sol, plus haut que certains arbres plus jeunes et beaucoup plus petits dont certains avaient sans doute reçu la protection de ceux qui les dominaient alors que d'autres avaient quelquefois été écrasés dans leur effondrement.

La jeune femme blonde conduisait le camion dont la remorque peinait sous le poids d'épais tronçons de l'arbre qui était tombé sur la maison et dont on ne sait par quel moyen ils avaient été chargés, tout à main d'homme sans doute, à l'aide de cordes et de poulies. Elle roulait lentement en traversant la ville la fillette assise à côté, et entre elles, au sol un animal gris au nez carré, retroussé, l'intense orange de ses yeux sur la conductrice, fixe, tranquille, ignorant de tout le reste. René. L'hyène.

— Ce n'est pas un animal, René, [dit-elle, en riant mais on ne sait] c'est un prince. Vous pouvez vous asseoir à côté. Il ne mange — comme nous — que la viande morte, et la préfère bien cuite.

Les yeux orange ne semblèrent même pas noter son arrivée. C'est Lilas qui avait voulu s'arrêter, voyant sur le trottoir celle qui lui avait offert une glace quelques jours auparavant. Elles l'invitèrent à monter, Lilas se pressa au milieu, elle monta, la bête — le prince — seulement dressa une oreille, puis les vitesses grincèrent, un nuage tout noir s'éleva de l'arrière, le train redémarra, un départ poussif. Le retour fut plus facile après que de l'autre côté de la ville les machines et nombre travailleurs diligents étaient venus à la rescousse pour décharger, sur un terrain jusque-là délaissé qui soudain se trouvait le lieu d'une activité incessante, et où s'amassaient

déjà des tonnes et des tonnes du bois massacré.

Lorsque après avoir cahoté quelques kilomètres sur une « route » de terre défoncée et grossièrement dégagée pour le passage, ils franchirent, sous les restes à l'apparence terrible d'un arc de pierre surplombé de monstres effrayants, la ruine d'un portail sculpté avec, curieusement encore debout, blottie derrière la pierre la guérite où aucun gardien ne veillait plus depuis longtemps. Rangé près du chemin attendait le nouveau chargement, tas de billots dont la jeune femme considérant sa hauteur non négligeable dit : ça attendra demain. Elles laissèrent là le camion, déjà il y avait eu la secousse des hommes sautant sur la remorque et le bruit de leurs voix nerveuses, actives, ils avaient hâte d'en finir et de s'en aller pour ce soir.

L'hyène descendit précautionneusement et fila rapidement vers ses retraites — certains des hommes indigènes ne l'aimaient pas — il courut tout droit, silhouette furtive et déplaisante à l'arrière-train rentré, et très vite disparut parmi les herbes. Elles le retrouvèrent à l'intérieur de la maison vers lequel montait doucement le terrain, l'animal gravissait un escalier de pierre qui menait au premier étage. C'est là, à droite qu'habitait la jeune femme, Élisabeth. Lilas cependant avait couru libérer Bouton d'or que l'on n'emmenait pas si René était là. Lorsqu'elles furent sur la terrasse de l'étage, vaste, aux balustres rongés, une jeune fille apparut, qu'en arrivant elle avait vu une balayette en main jeter de l'eau au sol. Elle s'était changée puisque quelqu'un de nouveau était là et son chignon semblait tout frais. Elle posa à portée un plateau, du thé et le goûter de la fillette qui s'exclama « Oh, elle a encore fait des beignets ! » C'était à l'arrière de la grande maison en U aux branches encerclant une cour de carreaux au centre de laquelle coulait encore une fontaine,

puis le parc qui ne se distinguait plus de la forêt. Élizabeth tendit la main vers un chemin, « il mène au lac, c'est nous qui l'entretenons. » Et en effet dégagé des plantes, il était une rouge estafilade — la couleur de la terre. Lilas s'en alla, les poches bourrées de beignets pour le chien.

Dogue et enfant réapparurent dans la cour, enfilèrent le sentier écarlate. Il y avait là, juste après la première courbe, une petite maison de bois qui était à elle, construite par un ami, l'un des travailleurs. Élizabeth prêtait beaucoup d'importance aux avis de Lilas, et cette fois cela ne faisait qu'apporter une assurance de plus à l'intérêt qu'elle avait commencé à porter à cette fille croisée deux ou trois fois en ville, qui sans y prendre garde avait accroché son attention, et que son calme silence lui rendait maintenant sympathique. L'autre cependant décidait de ne pas rester trop longtemps et se mit debout afin de s'en aller. Elle prit brièvement congé et sans retraverser la maison coupa par la terrasse où elle avait vu l'amorce d'un escalier, éprouva sous ses pieds la céramique irrégulière de la cour, tourna le coin et revint vers l'entrée le long de l'aile droite de la maison. C'était le chemin qu'empruntaient ceux qui vivaient là ou venaient souvent, il s'offrait de lui-même, il suffisait de ne pas penser et d'aller.

Elle avait refusé d'attendre un peu pour être ramenée en ville par l'un des ouvriers, tentée par la promenade du retour à pied, la courte traversée de la forêt sens dessus-dessous, qui n'avait rien perdu pour autant de son écrasant gigantisme jusqu'à la promenade plus à l'échelle d'une mesure humaine, dont il fallait couvrir un bon tiers avant de se retrouver sur le bord de la route qu'elle connaissait bien et qu'elle estimait pouvoir parcourir rapidement. La nuit ne tomberait pas avant trois heures, bien plus qu'il n'en fallait. Le soleil était encore haut, encombré, et des nuées blanches, effilochées, gagnaient sûrement l'entier espace du ciel. Les ombres encore courtes s'effaçaient insensiblement, la lumière diffusée par tous les reflets et brillances envahissait l'atmosphère avec la force étale de l'éternité en même temps qu'éclatait en somptueuse apothéose la

brièveté certaine de ce moment. Sur ce sentier assez large pour livrer passage à des camions, elle ressentait l'oppression de la vie tentant de combler la cicatrice de la voie, des ramures vigoureusement jetées par-dessus et de l'épaisseur des troncs qui en assuraient l'élan. Certains arbres très hauts avaient été vrillés par la prise du vent jusqu'à presque l'amorce d'un déracinement et semblaient déjà retrouver une stabilité renforcée que viendrait nourrir, étoffer les débris tombés des hauteurs. Il y avait ici un défi à la dévoration du temps que dans les villes où elle avait plutôt ses habitudes elle n'avait jamais senti. Et cependant, que tout bougeât était encore plus manifeste. Mais l'impulsion remontait de très profond ; tout ici vivait et tout ce qui s'effondrait était aussitôt repris par la vie. Ce mouvement du temps qu'elle sentait jusque sous la plante de ses pieds lui semblait une vague d'une amplitude que notre esprit ne peut approcher, animée en ses plus infimes parties de mouvements de plus en plus serrés, où rien ne peut être fixé, pas même dans la matière « inerte » qui contient en elle sa propre dégradation, qui est sa dégradation. Cela pensait-elle — que la stabilité ne soit qu'illusion — qui d'ordinaire effraie, fut dès qu'elle l'avait compris ce qui la rassurait. Elle cependant, qui passait simplement, ne songeait pas même à s'attarder et pressait au contraire le pas, en totale étrangère, pourrait-elle le supporter si elle avait à demeurer là ? Alors qu'elle ressentait cet autour d'elle comme étant elle-même dont elle se voyait incapable de trouver la limite, quelque chose en elle s'alarmait à ce sentiment, la pressait de secouer d'elle ce qui là s'installait, quelque chose qui n'appartenait pas à ce lieu, à cette échelle, à cette façon d'exister. Et comme se dissipent les nuages au vent elle commença à se dégager de cette vague oppression quand elle aborda

la promenade et qu'il y eut devant elle quelques rares passants qui rentraient aussi, quand résonnèrent des rires, des voix et aussi celle d'une petite fille qui à la remorque de ses parents, chantait doucement pour elle-même. Lorsqu'elle bifurqua vers la route l'eau du lac qui renfermait en elle le ciel, baignait d'or l'envers pâle des feuillages, le vent avait cessé, seules de légères risées faisaient ondoyer la lumière et sinon tout semblait figé, en intense attente. Elle pressa le pas, il y avait encore à marcher un moment et elle voulait atteindre la ville avant qu'il ne soit nuit. Le temps lui semblait-il, dévorait la substance riche, vivante et recrachait la prolifération d'une sorte de cendre partout répandue, qui pouvait étouffer ce qui avait résisté à la destruction, et qu'il fallait assembler selon d'autres modes encore à trouver. Des cendres animées d'une vie sans doute diminuée mais dont, chacune rajoutée aux autres était force, une en sa volonté, les cendres du temps, les débris des pensées et des savoirs, le ravage des visions et des désirs, à la nature déterminée par ce qui en était à l'origine. Cette torsion maligne des vues appliquée à des buts calculés. Reflets d'images falsifiées mais qui, trompées au premier chef à cause de et par leur désir de tromperie jamais n'atteindraient le vrai à partir de la falsification dont elles espéraient leur avènement. Le faux ne peut se réduire à lui-même ni régner seul, ni simplement régner. Ce n'est qu'une arme dégradée, un objet utilitaire, sans possibilité de souveraineté, qui peut-être saisi ou ignoré selon ce qui est utile à ce moment. Par lui aussi nous sommes jetés en avant, vers nous-mêmes.

Il y avait en ville attaché aux grilles du parc central un très haut et lourd cheval, un cheval français se dit-elle, au pelage clair vaguement pommelé, ventre et jambes souillés de la terre rouge où il avait couru. Le garrot lui sembla plus haut que le sommet de sa tête lorsqu'elle passa auprès, de la forte musculature parcourue de frémissements émanait une aura de calme que sa force rendait impressionnante, il se tenait tête baissée, sans regard, les oreilles courtes, pointues, doucement agitées parfois, agacées. Il lui sembla une apparition propitiatoire, échappée au passé, elle joua à penser que si elle l'enfourchait (ce qui ne risquait pas de se produire) la ville entière autour basculerait dans le temps. Vers quelle maison disparue iraient-ils alors, traversant un vacarme d'une autre sorte, se reposer et dormir ? Le lendemain elle le revit en ville, un homme le montait,

pourtant la ville n'avait basculé dans rien d'autre que ce présent qu'elle en connaissait. L'homme était brun et maigre, aux épais sourcils, un Occidental vêtu d'un pantalon de toile noire usagé, une large chemise qui fut sans doute en un temps bariolée ouverte sur la poitrine décharnée et de vieilles sandales de cuir, de celles que proposent sur les trottoirs de la ville les cordonniers. Sur le bord de la rue, tous deux avançaient avec le paisible des vaches et des buffles dans le bruyant courant des véhicules de métal. Aux annulaires de sa main droite posée sur l'avant de la selle et de la gauche qui tapotait doucement le côté de l'animal en arrière étaient de fins anneaux et des chevalières d'argent, l'ovale soigneux, limé, de ses ongles longs était douteux, jauni comme la peau de ses doigts à l'extrémité. Sous les poignets de la chemise pendaient des bracelets emmêlés, ce qui se voyait de la chair de son visage incliné sous les cheveux était pâle et soigné. Plusieurs fois elle le croisa dans les jours qui suivirent, allant à pied, assis à des terrasses ou sur des rebords de rues, buvant du thé devant les étals. Il habitait une maison au fond d'une impasse, elle lui appartenait depuis longtemps, était petite, une maison de ville à la couleur dégradée par l'humidité ainsi que la plupart, et assaillie de plantes grimpantes qui ne faisaient plus depuis longtemps l'objet d'aucun entretien, avec un étage et un porche sur la rue. La jument n'avait pas là son écurie. Sur l'étroit passage de ciment qui bordait la première maison à gauche, un jeune homme presque nu et absolument sec avait installé une table de repassage et travaillait là tant qu'il était jour, avec derrière lui une pile de linge qui ne décroissait pas, réapprovisionnée au fur à mesure par une jeune femme en scooter muni de paniers, ou même directement par les clients. L'homme à la jument vivait pour la moitié en

Occident mais bien évidemment il ne manqua pas de se produire que V, qui avait sympathisé dans un hôtel en une autre région avec un garçon, Jérémie, maintenant en ville et que le cavalier logeait, la conduisit chez lui une semaine plus tard pour une soirée tranquille à boire du thé assis en tailleur sur des banquettes. À un moment V et l'hôte qui avait nom Gabriel disparurent dans une minuscule pièce attenante pour régler quelque affaire. Gabriel possédait dans cette petite pièce ombreuse et soigneusement aérée, une collection de disques vinyles, et cela ne se voyait plus nulle part depuis longtemps. Ce qui s'était fait de plus sophistiqué autrefois pour les jouer se trouvait là aussi, platines, ampli... en état de marche. Ceci joint à l'hospitalité de Gabriel, à l'aisance qu'il y avait à aller et venir chez lui à son gré, à la certitude de toujours trouver l'endroit ouvert et d'y pouvoir passer à l'aise le temps, d'y rencontrer toujours l'un ou l'autre, en faisait un piège pour les garçons dont certains au fil des jours finissaient par y prendre leurs habitudes le temps qu'ils passaient dans la région. Ils venaient bien sûr souvent avec des amies mais ce qui régnait là était masculin. Ce soir-là ils restèrent seulement tous quatre, sans beaucoup parler sinon de personnes restées ici ou là et qu'elle ne connaissait pas, des prochaines soirées et fêtes chez d'autres qu'elle ne connaissait pas non plus, et ce soir, justement il y en avait une à une trentaine de kilomètres. Comme ils fumaient, l'air, malgré l'ouverture de la porte fenêtre s'épaississait, elle sortit un moment sur le balcon la proie de la végétation, à regarder au travers des feuillages l'animation dont rien ne semblait pouvoir venir à bout sur le tronçon de rue visible au bout de l'impasse assombrie et déserte d'où même le repasseur avait disparu. La régulière cacophonie du brouhaha semblait d'un autre monde. Et

cependant vers onze heures en une célérité comparable à celle du coucher du jour quatre ou cinq heures plus tôt, tout cela s'appauvrit et finit par cesser presque complètement, même la rue fut presque calme. C'est à ce moment qu'ils partirent vers cette autre soirée où elle ne les suivit pas, V fit un petit crochet avec sa moto pour la déposer devant sa porte avant de les rejoindre.

La vie sans doute peut se passer sans que rien survienne, sans qu'aucune question soit posée, sans avant sans après, un lent cercle perdu dans le vide, une perte sans importance ni utilité, ou peut-être sera-ce seulement pour qu'une seconde déterminée puisse advenir. La seconde passée, tout reprend, oublié, dans une voie grise qui ne peut à rien accéder. Ainsi devant elle la mer ce jour-là, elle aurait voulu en pleurer, au moins aurait-elle senti quelque chose.

Mais encore, encore, encore et sans fin. Se peut-il vraiment que le quotidien soit tel? Tellement semblable toujours, tellement plat, fatigant d'ennui, et jamais assez encore. À peine un lieu neuf et aussitôt les mêmes marques, la même découpe du temps. D'autres vies ailleurs? Peut-être. Où? Mais non. D'ailleurs cela serait effrayant, affreux — mais quand on a peur, on est vivant, c'est déjà ça. Si l'on dort,

on n'a plus à se supporter, mais si : trop encore ou peut-être pire dans les rêves. Mort, c'est tout. Sûrement est-ce intense, le sentiment de vie, en mourant. La chair cesse ses échanges vivants, demeure matière en son mouvement, tout s'éteint. Persiste la chair, viande offerte à la corruption. Pensée, désir, volonté, pris tout vif dans les filets de la répétition, ce qui la mouvait, tout cela, disparu. Tout n'est que lui en un vivant ; à rien d'autre il n'accède, et jamais ne s'évade. Les yeux ne voient que ce qu'ils peuvent reconnaître et ainsi pour le reste. Au-delà du cercle, plus rien pour lui, le vivant. Où encore puiser en elle pour se supporter encore quelques instants ? Gratter les parois, frapper, tenter de creuser le sol dur, ou le marécage... Que sait-elle ?

Toujours une ligne d'horizon, le vert, le bleu, le rouge et les autres mêmes couleurs, lumière, non-lumière, matière, matériaux, appréciation des formes et trois dimensions, l'air séparé du feu, séparé de l'eau, le dur séparé du mou, où sont les modèles originaux ? Alors ?

Devenues signes dans le contre-jour passaient des ombres, lentement ; de chacune elle pouvait tout dire, cela n'importait pas. Elle avait eu froid sur la jetée de ciment, autour l'eau creuse et infiniment calme, plus immobile que son âme, plus immobile que tout. Pas même du vent. Voudrait-elle se jeter ? Certainement non. Elle avait regagné le quai. Elle vit Élisabeth qui se tenait là, sur le trottoir, silencieuse, indécise. Elle lui sourit. Marchant lentement et sans mot dire, elles remontèrent dans la ville par la faille d'un canal nauséabond. Derrière elles l'étendue d'eau enfermait la lumière restante, c'était la venue de l'ombre sur la terre ; au bras nu relâché d'Élisabeth une petite plaie avait saigné. La trace se voyait, noire, sèche déjà, son visage demeurait droit et fixe mais elle gardait les paupières baissées.

René dans la voiture semblait dormir sur le siège du chauffeur, mais il sauta vivement au sol et resta couché sur les pieds de la passagère. Lorsqu'elles parvinrent devant l'immeuble qu'elle habitait, elles convinrent de se revoir le lendemain au petit-déjeuner dans la maison au bord du lac.

Elle se leva tôt, déjà il y avait du monde sur la promenade, ceux qui aimaient les heures fraîches du matin et disparaissaient jusqu'au soir dans l'ombre climatisée de leurs appartements. Le chemin qui menait au portail semblait sauvage dans la lueur neuve du jour ; au long du mur elle crut voir se glisser vivement une ombre fauve et se dirigea, curieuse, par là. Une large éclaircie herbue s'ouvrait à gauche un peu plus loin mais elle n'en franchit pas la lisière, une violente course y creusait un rapide sillon : l'herbe dissimulait René jusqu'aux trois quarts de sa hauteur au garrot et devant lui seul un trouble disait la fuite d'un petit animal. Puis un remue-ménage, de menus cris, de sourds grognements. Elle se recula et rebroussa chemin tentant de ne pas révéler sa présence. Plus tard, elles se trouvaient sur la terrasse buvant du café, elles virent René, la gueule ensanglantée qui revenait.

— Il ne faudrait pas que les autres le voient ainsi, dit Élizabeth, ils ne l'aiment pas beaucoup.

Elle ajouta, sentant la surprise que sa remarque avait suscitée,

— Ils sont chez eux.

Mais la bête s'était déjà glissée sous l'escalier, et elle était la seule qui pourrait l'attirer dehors.

— Je dois partir, ajouta Élizabeth soudainement, ici, il n'y a pas d'hôpital. Je subis un traitement régulier, je dois m'y rendre une semaine, c'est assez loin, et j'ai déjà trop tardé. D'habitude Thérèse m'accompagne mais cette fois je partirai seule : il faut qu'elle tienne compagnie à Lilas et je sais qu'avec elle il n'y aura pas d'ennui à cause de René. Je tiens à lui, il était déjà là lorsque nous sommes arrivées, son apparence est une apparence rien d'autre. Il y a trop de monde qui travaille ici depuis l'ouragan ; certains voudraient bien clouer sa dépouille à une porte. Heureusement Thérèse et lui s'entendent bien, elle le nourrit souvent et connaît ses habitudes. Elle s'est attachée à lui, ils ne l'approcheront pas si elle est là.

Ainsi se retrouva-t-elle dans le train avec Élisabeth, passa une semaine dans une autre ville qu'elle ne connaissait pas, une ville plus fraîche, tout aussi frénétique, étendue sur un plateau montagneux, balayée par un vent froid, aux abords arides, encerclée d'un haut mur et son chemin de ronde qui menait à une sorte de château fort à présent ruiné, autrefois lui dit-on un palais somptueux mais que les Anglais, avant de se retirer, avaient détruit après l'avoir occupé près d'un siècle lors d'une ancienne guerre de colonisation. Au pied des vestiges était l'hôtel qu'elle habita quelques jours, dont les étages élevés donnaient sur des empilements de pierre rongée et noircie. Restait la trace d'un portique bordé de guerriers mutilés, ravagés, et beaucoup plus bas s'étendait à perte de vue une plaine traversée par un large fleuve aux reflets sombres et violacés, roses et mauves très tôt le

matin. De ci de là un bouquet de palmiers et parfois l'impressionnante — même à cette distance — et très haute frondaison d'un arbre dont elle ne savait pas le nom. De petites maisons carrées, peu nombreuses et des chemins, certains fort larges où allaient à pied des silhouettes lointaines, sombres, résumées. Assez peu de véhicules lui sembla-t-il. Le train avait roulé toute la nuit, Élizabeth dormait au matin lorsqu'il avait gravi la forte pente et que tout le paysage était devenu oblique. La gare était démesurée, sale, surpeuplée, il n'y avait pas d'aéroport mais l'hôpital proche de son hôtel était une sorte de luxuriante oasis méticuleusement entretenue, la fierté de la province et le meilleur du pays disait-on. Il semblait protégé par un charme du bruit terrible et de la poussière suffocante de la ville déchaînée et très vite c'est là quelle resta le plus souvent, où des marchands avaient posé leurs petites boutiques de thé et de menue restauration dans d'étroites ruelles aménagées entre ceux des bâtiments qui dataient de l'origine de la construction par des Français plus de deux siècles auparavant, un autre épisode de l'occupation coloniale. Durant quatre jours, au début, Élizabeth fut en isolement complet, son amie eut à assurer à sa place les relations téléphoniques avec Lilas ou Thérèse. Elles étaient brèves et grésillantes, là-bas tout allait normalement. Élizabeth était amaigrie lorsqu'elle put la visiter de nouveau, faible, le visage marqué de plaques rouges, les yeux ternes et la voix hésitante. Les jours suivants devaient lui rendre un peu de vigueur afin qu'elle pût affronter le voyage du retour. Elle aurait certainement préféré s'en aller aussitôt bien sûr, on ne l'aurait pas laissée faire et de toute façon elle n'avait pas même la force de tenir longtemps debout. Elles s'attardèrent donc trois jours encore, regagnèrent la gare en taxi traversant la ville mécon-

naissable sous une pluie qui s'abattait en brutales rafales et portant ainsi que tous ici, achetés dans le premier bazar, d'étroits pardessus en fine toile cirée noire, large capuche, descendant jusqu'au sol et dont elles firent cadeau à deux femmes sur le quai avant de monter dans le train de nuit. Elles rejoignirent la cabine qu'elles partageaient avec un couple occupant les couchettes du bas, deux jeunes gens à la peau très sombre, menus et timides qui ne parlaient pas l'anglais. La jeune femme semblait une enfant, gracieuse, très réservée. Tous s'entendirent pour mettre fin au souffle glacé de la climatisation. Élizabeth dont les plaques rouges commençaient à disparaître s'installa à l'aise dans les hauteurs et n'en bougea plus. Un très bref et somptueux crépuscule alors que le train dévalait la pente qui avait été difficile à gravir la semaine précédente et au bas de laquelle la traversée d'un village obligea à ralentir; la gare passée sans s'y arrêter, elles virent, profitant de la faible vitesse, sauter des wagons les vendeurs de thé, de beignets, que l'élan contraignait à courir encore un peu, et qui disparaissaient très vite. Puis la nuit, noire, sans lune.

Elle demeura deux heures sans doute dans la tiédeur bien-faisante de son habitacle, le grondement de la machine, la respiration légère des autres qui s'étaient endormis tout de suite, le souffle un peu rauque d'Élizabeth, un parfum de fleur qui montait des couchettes du bas, et le noir profond pressant la fenêtre ; sans doute somnola-t-elle car soudain elle revint à elle. Ils coupaient l'obscur campagne à un train infernal, de temps à autre, très loin elle voyait les lueurs orange de feux qui lui parurent étendus mais ne rendaient rien visible. Elle sortit dans le couloir, enjambant parfois un corps immobile au souffle serein enveloppé tête comprise dans des tissus clairs, neufs, aux plis cassés. Elle pensait trouver du thé ou du café quelque part, s'en alla vers l'arrière en se tenant à la barre de cuivre : le couloir n'était éclairé que de veilleuses espacées, elle ne voulait pas heurter les

dormeurs. À deux reprises quelque chose frôla ses jambes prestement, elle ne put rien en voir. Un petit animal, un chat peut-être. Elle ne trouvait pas ça très plaisant, avancer dans le vacarme de ce maelström effréné, entre les minces parois resserrées où les chocs la projetaient si elle ne se retenait pas à la barre. Cette machine déchaînée dans les ténèbres semblait emporter son chargement vers l'enfer. Une pensée amusante, le jeu du train fantôme, pour elle qui ne pouvait se décider à rejoindre sa place et s'y tenir, sans oser allumer la lumière ni rien faire d'autre qu'espérer s'endormir. Elle s'accouda devant la fenêtre tentant d'habituer ses yeux à cet abîme horizontal, y discerner enfin quelque chose. Mais le ciel n'abritait aucun reste de lumière et c'était devant elle comme un mur. En cette région apparemment, même les feux ne se pratiquaient pas dans la campagne. Puis quelques faibles lueurs apparurent, des maisons clairsemées, la lumière jaunasse, presque éteinte de lampadaires au-dessus de quelque route, ils entrèrent bientôt dans une ville qui ne devait pas être importante et dont elle ne put même pas lire le nom tellement le quai était sombre à cette heure de la nuit. Mais ce qu'elle en voyait était déjeté, sale, répugnant pour ce regard occidental. Au long du train, un canal, un ruisseau dont les eaux suffoquées ne reflétaient que pourriture et putréfaction si les immondices qui l'encombraient en laissaient libre un peu de la surface. Cela ne la rebutait pas vraiment, elle s'y était accoutumée et, persistant, il y avait là, elle en avait la certitude, cette chose à quoi ailleurs la vie avait renoncé, dont le manque se ressentait durement là d'où elle était venue. Elle était bien sûr une Occidentale et ne pouvait renoncer à ses habitudes, ses délicatesses qui lui semblaient parfois hors de propos et même un peu ridicules, mais ici, elle avait le sentiment d'une familiarité tran-

quille et apaisante qu'elle ne ressentait pas ailleurs et certainement plus du tout dans les endroits qu'elle connaissait depuis le plus longtemps. Quelque chose de la vie ici avait réussi, encore pour quelque temps peut-être à échapper aux images. Les images elles-mêmes semblaient avoir de la peine à s'introduire efficacement même si, comme à leur habitude, elles n'en tenaient pas compte et prétendaient rouler sur le paysage et ses habitants comme chars d'assaut. Elle n'avait pas l'intention de changer le monde, elle s'en foutait et se contentait d'aller prendre l'air de temps en temps. Le monde est l'affaire de chacun en lui-même. D'un naturel tranquille elle aussi, elle se contentait d'ignorer ce qui ne l'accueillait pas ou qu'elle ne pouvait accueillir. Soudain le frôlement dans ses jambes recommença et cette fois elle fut vive et, se penchant toucha l'animal qui se figea aussitôt. Ce n'était pas un animal : un minuscule homme noir, mince et sec, une miniature qui ne dépassait pas sans doute trente centimètres, nu, et une volumineuse boule de cheveux. Il se tenait raide et tendu, les yeux fermés, sûrement dans l'attente de quelque chose d'horrible. Elle passa doucement le bout de ses doigts sur le dos serré, en une caresse qu'elle voulait apaisante. Le petit homme se tourna prestement et s'accrochant à son bras il sauta sur son épaule où il s'assujettit fermement, les deux bras en couronne autour du front de la jeune femme qui, ne sachant que faire se hâta de rebrousser chemin vers son compartiment, la retraite vers laquelle instinctivement elle se tournait. Troublée, confuse, et dans l'inquiétude où elle était qu'il arrivât une mauvaise aventure, une chute ou autre avatar à cet être qui peut-être s'était mis sous sa protection, elle trouva le trajet fort long. Une fois la porte refermée doucement, elle regagna sa couchette, s'y assit, sentit que son épaule se libérait et vit l'om-

bre minuscule se diriger vers le pied du matelas, devant la fenêtre. Il lui tournait le dos, regardait dehors. Puis s'accrochant, il s'en alla le long du carreau vers le lit d'Élizabeth sur quoi il sauta légèrement. Il s'assit adossé au sac posé dans le coin, tourné vers l'endroit d'où venait le souffle, regardant la chevelure blonde qui dépassait. Il se décida et partit précautionneusement à quatre pattes remontant la forme du corps. Il y avait un bras allongé hors de la couverture contre lequel il s'étendit, apparemment calme et décidé à demeurer là. Il avait encerclé le bras comme il avait fait un peu avant de la tête de l'autre femme. Beaucoup plus tard ce fut la perception d'une agitation dans la couche voisine qui éveilla la jeune femme. Élizabeth avait rassemblé ses affaires, se chaussait, brossait ses cheveux. Un rayon de soleil entrait par l'étroite faille ménagée dans le store et comme la clim ne marchait pas, il commençait à faire bien chaud dans l'habitable. Cela n'était pour déplaire à aucune des deux. Les jeunes gens de l'étage du dessous étaient déjà sortis, ils revinrent juste avant l'entrée en gare, une odeur de dentifrice et d'huile parfumée. Ils leur avaient rapporté des gobelets de thé qui furent très bienvenus. Elle remarqua le soin avec lequel Élizabeth manipulait le plus petit et léger de ses deux sacs, et, comme sa première pensée avait été pour le petit homme de la nuit, elle eut ne le voyant plus la certitude qu'il était caché dedans. Ou bien avait-elle rêvé? Mais cela elle n'en croyait rien. Peut-être était-il parti... seulement, il avait eu l'air de savoir de quoi il retournait les concernant toutes deux. Elle se disait qu'il l'avait utilisée comme véhicule, cette nuit dans le couloir. Cela en vérité n'était pas son affaire, elle cessa d'y penser. Sortant de leur compartiment elles se trouvèrent aux prises avec une agitation effervescente, des familles rassemblaient sacs, enfants,

paquets de toutes sortes, rangeaient les tissus, queuleleutaient devant la rudimentaire salle de bain, s'interpellaient, joyeux bavardages, excitation. Le train ralentissait, entraît dans la gare, déjà de jeunes garçons en avaient sauté et couraient à côté, riant de leurs parents moins agiles et leurs craintives soeurs. C'était le terminus, des gens attendaient sur le quai, faisaient des signes. Élizabeth extirpa trop tard dans le vacarme son téléphone de sa poche, écouta le message : La camionnette était en route mais il fallait attendre, ils avaient crevé un pneu contre le bord d'un trottoir. Cela ne serait pas long, ils n'étaient pas loin. Lilas en effet apparut bientôt, à pied : Thérèse ne le voulait pas, elle s'était sauvée. Il fallut appeler Thérèse.

Elles s'en allèrent attendre dans le hall, la démarche d'Élizabeth était lente et manquait d'assurance, elle n'avait pourtant gardé que le léger sac, ses deux compagnes portaient le reste des bagages. Elles rencontrèrent un des garçons qui étaient dans la maison de Gabriel le soir de sa visite avec V. Il la reconnut, proposa de les aider, elles entrèrent avec lui dans le hall de la gare, dans le fond étaient encore libres suffisamment de sièges. Thérèse cependant les rejoignit, elle avait emboîté le pas à l'enfant. Lilas courut devant pour occuper la place, elles la suivirent. Élizabeth soudain marqua l'arrêt, hésita à repartir. Gabriel avait arrêté la petite fille qui lui sauta au cou, alors que sa mère avait baissé la tête l'air très confus cherchant du regard par où échapper. Les apercevant il vint à leur rencontre.

« Prenons un taxi tout de suite, je ne me sens pas bien, je dois rentrer... » Marmonna la jeune femme d'un ton pressant. « ...Va, Lilas, ramène un chauffeur. »

Elle fit demi-tour, Gabriel qui suivait la fillette se raidit, la regarda s'enfuir. « Ah, dit-il ça continue dirait-on. Ok, ok. »

Il ne resta perplexe qu'un instant, fit un signe d'adieu vers les deux qui restaient indécises et s'en alla de l'autre côté. Mais il revint sur ses pas : « Ne sois pas ridicule, dit-il sèchement, Laurent a une voiture, nous vous ramenons. » Il prit le sac des mains de Thérèse et se dirigea vers la sortie à pas lents, sans se retourner. Elles suivirent. Ils longèrent un canal presque sec jusqu'à la voiture et Lilas joyeusement s'assit à l'avant sur les genoux de Gabriel la tête tendrement appuyée contre le buste de l'homme. Élizabeth ne parlait pas, tournée vers le carreau, Thérèse assise entre elles gardait les yeux droit devant, l'air guindé et absent. La voiture s'arrêta devant le porche de la maison, Gabriel ouvrit les portières, posa les bagages sur les marches, embrassa la fillette et dit : « Depuis longtemps vraiment n'avais-je pas vu ensemble ma fille et sa mère. Oui, longtemps. » Élizabeth haussa les épaules en se détournant, son amie rompit le silence pour demander aux deux hommes de bien vouloir la ramener en ville. Elle monta les marches suivant les trois femmes pour prendre congé et redescendant elle vit que son sac avait été replacé dans le coffre.

« Quelle baraque ! Ravagée, mangée aux mites. Mais rien à faire, elle n'en démordra pas. » Entendit-elle dire à Gabriel comme ils bifurquaient sur le chemin. Il se retournait pour contempler le parc déblayé où traînaient encore quelques troncs et un tas de branchages jaunis. « C'est trop humide, mauvais pour la santé. » Un homme âgé était en train de refermer le portail. Leurs regards semblèrent se croiser rapidement, aussitôt l'homme baissa la tête et Gabriel reprit sa position sur le siège. Le paysage tout entier n'était plus qu'abstraction, noir, précis et à la fois indécis, empli d'une irrésoluble énigme, rétréci et rétracté devant la démente rougeur du ciel. Elle reporta très vite son attention dans l'habitable où l'on ne voyait plus de Gabriel que son dos, occupé qu'il était à fourrager dans la boîte à gants.

« Qu'est-ce que tu cherches là-dedans ? Il n'y a que de

vieilles cochonneries... » : Laurent, agacé.

Et dans la ville, c'était déjà la nuit, semi-obscurité, lumières électriques que la lueur des phares surpassait par endroits. Elle ne voulait pas rester avec eux, ni se trouver seule et les quitta dans une rue bruyante et courue où elle s'installa sur le trottoir d'un établissement surpeuplé. Quelque chose en elle semblablement rétracté aussi, et, vacillant, nourrissait l'impression qu'elle avait eue dans la voiture devant le paysage étouffé, pendant que, de la soudaine évidence de la vanité, de la faiblesse des difficiles élaborations humaines, sourdait en elle l'intuition d'un écroulement de la réalité qui lui poignait le coeur, le sentiment d'une malédiction, d'un mouvement erroné à un endroit du « temps ». Elle rentra chez elle par les ruelles aux faibles lampes espacées où l'on ne distinguait que de vagues ombres ramassées devant les portes des maisons, cela bougeait vaguement à sa venue un ovale clair se tournait vers elle, et parfois on la saluait. Que faisait-elle donc à avancer ainsi dans la nuit, en un endroit étranger, que signifiait tout cela, elle-même dans tout ça que signifiait-elle, était-elle seulement palpable, solide, quoi donc là, rêvait, la rêvait, elle, et tout le reste, elle-même peut-être, ou un autre, ou encore autre chose ? Elle monta à son étage ne se sentant pas même exister, la pièce qui s'éclaira occultait, présence immédiate, tous les endroits qui auparavant lui avaient été familiers. Elle s'en alla sur le balcon au-dessus de la rue où ne passa plus qu'une bruyante bande de chiens. La nuit prit fin, il lui sembla ne pas avoir dormi, mais certainement ce n'était pas vrai. Déjà du bruit et des rires, déjà des klaxons et des hurlements et bientôt la bande, toujours les mêmes, des garçons en uniforme qui partaient au lycée en se bousculant. Il restait encore tellement de temps, ici, qu'allait-elle donc en faire ? Des jours

attachés à d'autres jours, d'autres nuits, chacun avec toutes ses heures et chacune infiniment étirée dans le vide. Elle sut exactement le moment du matin lorsqu'apparut le même vieil homme, sur le toit en terrasse devant elle, pour son étrange gymnastique quotidienne, juste avant qu'il ne fasse trop chaud. Petits et curieux mouvements des bras puis des jambes. Elle l'avait souvent vu, mais jamais il ne sembla prendre conscience de sa présence et pas une fois ses yeux ne se tournèrent vers elle. Parfois il portait un seau en arrivant et étendait du linge sur un fil qu'il eut à ré-installer après la tornade. Les arbres qui l'avaient soutenu s'étaient effondrés; le travail l'occupa plusieurs matinées consécutives, l'obligea à déployer tous les trésors de son ingéniosité. Au bout de deux jours il apporta un rouleau de nouvelle corde mais pour le reste, il fit avec ce qui était encore là, relevant et assurant à grande peine ce qui avait été couché au sol. Extrêmement maigre il semblait avoir été un très beau jeune homme, il y a très longtemps.

Chaque jour la ville a rétréci davantage, chaque jour un peu de son étrangeté s'est évaporée alors que s'allonge et s'étire autour l'élastique du temps, s'étirole le mystère qui déserte les brumes de son esprit à elle qui est comme lame brûlante dans sa persistante, quotidienne, avancée. Et le coeur lui reste obstinément fermé, se rétracte, s'enfonce au profond où sa compréhension ne peut suivre. Elle demeure donc dans le vacarme joyeux de la surface qui s'offre en tant que seule accessible à ses sens, sa raison, ainsi chaque matin l'espace lui semble plus petit. Le sol ne fait que sembler solide et fixe; en lui pourtant s'enfonce et disparaît ce qu'elle voudrait pouvoir mais, avec ses moyens, n'aura aucune chance de saisir. De l'Est à l'Ouest, et aussi vers le nord, vers le sud s'étale au soleil une image lumineuse déterminée pour l'aveuglement, une devinette qui jouant à s'offrir

plaisamment protège l'énigme. Une devinette qui n'est pas ce qu'il faut toucher pour connaître, qui égare. L'étranger demeure étranger. Au gré des jours cependant les rues raccourcissent; perdent leur ombre l'obscurité des cours, des jardins : il suffit que soit une fois franchi le mur, ouvert le portail et l'immensité s'en efface. Trois rues plus loin entre toujours les deux mêmes boutiques et toujours dans le même pyjama toujours neuf aux plis raides, le jeune mongolien est devenu familier, le voici image refermée plate et toujours semblable pour elle, qu'elle, très vite passe sans plus la voir. Ce même visage à chaque fois, aux pensées profondément enfouies, est-il pour toujours retiré ?

Ainsi cependant que le temps ronge l'espace, sont dissous le monde, les villes, les bois, les mers : fondu-enchaîné au noir. Et ce que croit posséder l'esprit n'est plus là.

Quelque part, au nord de la ville, il lui sembla voir sur une carte qu'il se trouvait des lacs parmi les maisons, des lacs ou de vastes bassins entourés de ciment, elle ne savait quoi, cela semblait enserré dans les constructions, tout comme celui, qu'une fois, ailleurs, elle avait aperçu au fond de ruelles étroites et couvertes qu'elle n'avait, curieuse pourtant, osé parcourir jusqu'au bout, car les habitants avaient investi tout l'espace, leurs pièces ouvertes et leurs salons prolongés dans la rue, et qu'elle n'osait pousser son vélo parmi leurs meubles, contournant les canapés où des femmes étaient à demi couchées tournées vers un écran tiré dans l'entrée ou préparant les légumes pour le soir. Personne cependant ne semblait lui prêter attention mais un malaise croissait en elle à mesure qu'elle s'enfonçait dans le dédale; elle avait fait demi tour, ayant à peine aperçu, au delà du bois vermoulu, assailli de tiges grimpantes, d'un vieil enclos, la surface encombrée de plantes d'une eau sombre, luisante, tranquille.

Ou peut-être cet autre, très loin de là, un énorme bassin de pierre, entouré d'un chemin pavé bordé de boutiques et de petits appartements. Par endroits de larges marches conduisaient jusqu'à l'eau et l'on y venait pour ses ablutions ou sa lessive, ou seulement pour perdre son regard longuement dans les reflets.

Elle s'était déjà rendue par là, deux ou trois fois, à chaque fois s'était perdue, les cartes qui étaient dans son sac avaient simplifié le plan à l'extrême, fait de ruelles compliquées et tortueuses des rues droites, négligé d'en indiquer d'autres, et chaque fois il avait fallu qu'à plusieurs reprises on lui indiquât du doigt sur le plan, où elle se trouvait, au moins approximativement. Nulle part elle ne vit le moindre hôtel, ni de pancarte « room to rent » comme souvent en d'autres pays. Et personne ne la comprenait quand elle parlait. Elle avait cependant dans la tête d'habiter malgré tout ce quartier quelque temps. Trouver où lui semblait à présent une expédition dont elle n'avait chaque jour le courage que de la remettre au lendemain malgré son désir. Il était plus facile de devenir une habituée d'un établissement de bains à côté de chez elle, lequel devint son refuge quand le temps lui semblait trop long. Il était peu fréquenté, souvent elle n'y voyait personne, sauf à deux ou trois reprises une Occidentale âgée et brusque, mais jamais aucune conversation ne s'engagea.

Quelques-unes des lampes avaient claqué, l'on négligeait de les renouveler sans doute ne le jugeait-on pas utile. Elle aimait pousser la porte de verre et se trouver soudain dans la semi obscurité du bain de vapeur. Très chaud ce jour-là, une brume si épaisse que l'on croyait pouvoir y prendre appui, et, sous une lampe faiblissante lorsqu'elle entra, elle

aperçut une silhouette qui se tenait droite sans mouvement. Cela n'était pas nu, rien n'apparaissait d'un corps, dissimulé par ce qu'on aurait dit un voile doucement agité et gonflé comme si une légère soufflerie venait d'en dessous. La forme, sans bouger de place, ondulait faiblement dans le clair-obscur c'était la seule présence qu'elle pût discerner en s'avançant vers la place qu'elle aimait le mieux, mais elle ne pouvait dans le trouble, rien en dire, ni même s'assurer de la réalité de la vision. Elle s'assit dans un angle, sur le banc de pierre mouillée, le mur brûlait sa peau lorsqu'elle s'y adossait, cela ne lui déplaisait pas, elle ferma à demi les yeux sans perdre l'autre présence dont la tête s'inclinait de plus en plus sur la poitrine. Elle vit alors que tout ce qui dépassait la ligne des épaules semblait s'effacer et bientôt le corps commença lui aussi à se courber et disparaître depuis le haut. Bientôt il n'y eut plus rien de visible; elle ne pouvait cependant se défaire du sentiment qu'elle n'était pas seule et s'avança avec précaution vers le point où l'autre se tenait il y avait seulement une minute, mais elle ne rencontra rien, devant elle ses mains ne trouvaient que le brouillard. Ah si, au sol son pied envoya glisser plus loin avec un bruit métallique quelque chose de petit qu'elle retrouva et ramassa. Un morceau de métal en effet, qui ne faisait pas plus de deux ou trois centimètres et qu'elle prit dans sa main. Mais il était très chaud et elle ne put l'y garder. Elle le roula dans un coin de sa serviette pour l'observer dans une lumière franche un peu plus tard. Ensuite elle ne l'y retrouva plus; il n'avait laissé aucune marque. Dans son souvenir, il n'avait rien de particulier, peut-être d'ailleurs était-il là par hasard et n'avait-il rien à voir avec ce qu'elle avait cru voir ou vu, qu'importe. Mais il y avait le tour des lacs, voilà où était son esprit à présent, ces lacs qu'elle savait tout proches en fait, se succédant vers

le Nord, et plus proches encore si l'on vit sur l'autre côté du fleuve. Elle venait juste de voir le premier, le plus grand, l'eau enfouie sous les herbes et de ci de là, flottant, les déchets arrachés par le vent aux amoncellements des rives malsaines. Parfois dégagée, la surface noire et luisante, et alors ce sont, d'espace en espace, les larges feuilles plates d'où s'élève sur la droite tige épaisse, creuse, aqueuse, la blanche, énorme magnificence d'une fleur encore en bouton, aussi parfois rose, ce rose qui ne peut exister qu'ainsi, et partout ailleurs une caricature.

Autour, le ravage métallique incessant des moteurs comme insectes que l'orage rend fous, des oiseaux dans des cages de bois devant les trous de maisons cubiques, de petits feux sur les trottoirs, des chiens dans des cages trop basses et étroites, aboyant sans plus s'arrêter, la bave blanche aux commissures. Lacs fétides et sublimes que séparent des bandes de terre liées par les ponts courbes, encerclés de rues calmes ou, plus larges et droites, la proie du bruyant déferlement. Alors à peine éloignée, elle vit la maison et sa pancarte sur la grille; Room for rent. La seule qu'elle eût vue à porter cela. Elle secoua le portail, il fallut un moment pour que quelqu'un vienne, un homme assez jeune qui se proposait apparemment de la mener à la personne concernée, puis quelqu'un d'autre alors qu'ils franchissaient le porche et avec qui il parla, une troisième enfin, jeune femme dans sa tenue de maison, sans apprêt, décoiffée — elle imaginait parler l'anglais, peut-être d'ailleurs le parlait-elle avec un incompréhensible accent — apparut d'un recoin sur la gauche. Elle la suivit, ce fut alors un dédale de grandes pièces de ciment, sombres, meublées parfois, beaucoup d'espace malgré les encombrements, les entassements poussés autour et peut-être pas même oubliés, servant parfois.

Un vieil homme, grand, en pyjama blanc étendu dans une chaise longue se leva en les voyant, curieux, ravi de la distraction, aimable. À l'arrière une minuscule cour carrée sert de cuisine sans doute, — là, une autre femme l'air plus modeste malgré le négligé de l'autre, est accroupie les épaules entre les genoux devant un petit réchaud, des herbes découpées auprès d'elle — et auprès, un jardin tout aussi étroit, aux trois quarts desséché et lamentable devant le mur de séparation de la maison voisine, encombré lui aussi d'objets mais ici rongés aux vers et pêle-mêle, cette cour est gardée par un chien encagé, maigre aux yeux luisants, hurlant la présence étrangère, mauvais, furieux, désespéré. Juste à gauche un autre corps de bâtiment, étroit et haut celui-là plus récent où tout de suite il faut monter trois étages d'un escalier de pierre dure et froide, un genre de marbre tacheté. De menues chambres carrées et blanches bordent les paliers et, au sommet, une porte ouvre sur un balcon assez large dominant des toits bricolés dans de la tôle et tout ce qui tomba sous la main. Il commande deux pièces, l'endroit à louer. Celle du fond est trop petite, à peine un lit qui fit beaucoup d'usage, sans doute remonte-t-il des étages inférieurs comme le reste qui a aussi beaucoup servi, une douche d'appoint est installée sur le balcon, « la douche », et à côté de la cabine le réchaud de camping noirci à deux feux, deux ou trois poêles tout aussi brûlées en pile, quelques assiettes : la cuisine qui sert aux deux locataires. La première pièce est plus grande et plus chère (mais toujours très peu) elle est occupée encore quelques jours. May I see it anyway ? La fille frappe. Il faut insister et finalement Belinda apparaît. Grasse blanche endormie cheveux oxygénés en bataille, encore retenus des épingles de la veille. Le visage un peu bouffi, le rimmel jusqu'au bas des joues

et les yeux bleus qui peinent à s'ouvrir. Une Australienne, une Américaine? Elle parle l'anglais, elle dit oui à tout sans rien comprendre de ce que lui explique la logeuse, elle s'en fout, elle a enfilé à la hâte une vieille robe noire fripée qui dévoile ses jambes livides aux chevilles fines malgré l'embonpoint, elle attend que ça passe pour retourner dans son lit. Elle dit qu'elle s'en va la semaine prochaine. La chambre est un désastre, Belinda se tient sur le seuil en attendant que la visite s'achève, la visiteuse a des scrupules, ne sait où poser les pieds, des vêtements qui semblent sales et fripés recouvrent le sol, les meubles, même le lit en vrac dont elle sort, on ne sait où poser les pieds, il y a dans le fond une salle de bain qui comporte douche à même la pièce, lavabo et toilettes derrière une cloison de plastique que l'on tire. Cela fait un effet sordide et dégueulasse des plus amusants en fin de compte, une caricature de roman, ou de cinéma n'y parviendrait pas aussi bien. Peut-être déblayé et propre cela pourrait-il être praticable, impossible de s'en faire une idée. Elle se retire remettant la visite au départ de la locataire. Prend cependant une carte pour s'assurer de l'adresse.

Il n'était pas loin de midi, il faisait chaud; à cause de la fraîcheur du matin elle portait à présent un peu trop sur elle et l'ombre n'était pas du côté où elle devait rouler. Un peu plus loin dans la rue il y avait encore des arbres abattus entassés dont les feuilles avaient été soigneusement balayées et il restait encore les outils et la brouette métallique qui les contenait. Elle les contourna et juste là, une terrasse ombreuse, étroite, rutilante, annonçait « café ». Elle s'y installa, à lire, écrire et rêvasser, son vélo auprès d'elle de l'autre côté de la grille. Autour, presque toutes les maisonnettes fleuries et propres, désertes aussi, annonçaient de même : café. Une ombre à un moment passa près d'elle, un homme la contourna doucement pour s'asseoir à sa large table juste en face d'elle; il y avait pourtant une autre table sur la terrasse comme elle le remarqua plus tard, sans doute était-ce son endroit

habituel. Elle lui fit place, débarrassant le plateau au-devant d'elle afin qu'il pût y poser ses affaires et se remit à ses propres histoires. Il avait à la main l'un de ces minuscules sacs de plastique transparents à force de finesse et de faible contenance qui servent aux petits marchands de la rue. Jaune celui-là. Elle prenait mine d'être très concentrée sur sa lecture, mais ce n'était bien sûr pas le cas. Pas le plus léger bruit tandis qu'il déballait un eskimo qu'il lui fallut assez longtemps pour finir prenant soin de ne pas émettre le moindre son sans doute pour ne pas la déranger. Elle sentait qu'il ne la quittait pas des yeux et attendait de voir si quelque chose se passerait. Il ne se passa rien. Plus silencieux que même son ombre, il se leva soudain précautionneusement et s'en alla. Il n'avait rien dit, se contentant de la dévorer des yeux. Il abandonnait sur la table trois eskimos encore dans le sac, il ne revint pas.

Elle resta longtemps encore puis entra pour régler ce qu'elle devait, un vieil homme la vit, il appela et disparut aussitôt vers l'arrière et avant qu'elle en eût fini avec la jeune femme, revint le vieillard très pressé qui lui offrit un petit régime de bananes (de celles qui s'appellent en un autre pays — mais pas si loin — pisang susu). La veille, elle avait acheté des salades dans un autre quartier à une marchande assise sur le trottoir et celle-ci lui avait aussi fait un cadeau : de fins oignons à tige verte et un bouquet d'une herbe fraîche, odorante, qu'elle ne connaissait pas et dont elle aima le goût. Or, elle avait appris qu'en ce moment était une fête, et que le jour crucial, trois jours auparavant, personne n'était trop pressé de sortir le matin. En effet, le premier visiteur pouvait porter chance ou bien malchance et aucun sans doute ne voulait courir le risque. C'était il y a trois jours, mais chaque fois qu'elle reçut un cadeau elle se trouvait, conduite par le hasard et son goût du musardage, dans une partie de la ville où ne foi-

sonnaient pas les étrangers et où elle était à ce qu'elle avait constaté, la seule de passage qui se promenât ainsi, à s'arrêter de-ci de-là, au hasard. Depuis le temps qu'elle était dans la ville, ils l'avaient sûrement remarquée qui passait à vélo, et cette fois, elle avait rendu visite. Donc elle imagina que puisqu'elle était sans doute le premier visiteur qui ne soit pas local depuis la fête, il fallait qu'elle portât bonheur. Peut-être sa visite était une grâce, ou une menace. En recevant les bananes, elle comprit qu'elle était un mensonge que jamais ils ne pourraient saisir, et certainement beaucoup ne l'accueilleraient pas ainsi. Dans l'angle menu de leur innocence (elle était seule à le savoir) cette faille précaire et menue de l'espace et du temps, cela était vrai, puisque peut-être c'est ainsi que cela se vivait ici et dans ce moment.

Et ainsi, se trouva résolue l'énigme des trois eskimos : déposés là à son intention. Elle en avait décidé ainsi peut-être se trompait-elle du tout au tout, cela ne la dérangeait pas, lui était même indifférent.

Élizabeth ne fut pas surprise de la savoir séduite par l'au-delà du pont, il n'y avait rien d'interdit à y demeurer un moment rien de dangereux, cela ne se faisait pas beaucoup, c'est tout. D'autres quartiers s'étaient organisés pour recevoir les étrangers, qui d'ailleurs ne restaient pas longtemps, un jour ou deux, le temps, pour certains, de faire des photos à l'infini, et de vite partir en faire d'autres ailleurs, toujours la même photo en vérité. D'autres comme elle, trouvaient à s'installer mieux et se fondaient dans le paysage. Qu'il y eût sur ce côté une maison et son panneau room for rent, pourquoi pas après tout, Élizabeth lui indiqua seulement un hôtel agréable, tout à côté; il n'était pas, évidemment absolument ignoré, on n'y recherchait pas la publicité, voilà. Élizabeth y avait habité, c'était un endroit tranquille, surtout

complet quand il y avait des fêtes et que les gens devaient venir de tous les côtés du pays pour rendre leurs visites et leurs devoirs. Lorsqu'elle s'y installa, (l'endroit que Belinda avait abandonné et qui avait en effet meilleure mine depuis, avait l'inconvénient du partage des toilettes de sa salle de douche avec le locataire voisin, qu'elle ne connaissait pas, et ainsi elle devait laisser sa porte ouverte nuit et jour, présente ou non, pour que ce garçon — elle avait vu ses vêtements qui séchaient — pût, traversant sa chambre, en disposer à son aise. Peut-être cela n'aurait pas été si compliqué, elle n'eut pas envie d'essayer) à l'hôtel donc elle dut attendre deux jours dans une pièce de plain-pied devant laquelle passait beaucoup de monde, car le chemin desservait restaurant, café, piscine, et le café était la sortie des familles à cause de la piscine, toute vieille et peu profonde, où s'amusaient les enfants. Elle fut ensuite à l'autre bout du couloir à l'angle opposé, une fenêtre face à la rue après la cour et au gardien des vélos et motos dont elle voyait la forme des genoux dressés, la nuit, sous sa couverture (sa guérite ne lui permettait pas de s'étendre.) Sur le mur perpendiculaire une autre fenêtre et une porte vitrée devant la piscine qui se trouvait là, à trois mètres, de l'autre côté de la galerie qu'elle n'avait qu'à traverser pour se trouver dans l'eau. Elle y nagea dès le premier matin très tôt, l'eau maintenue fraîche, n'était pas très profonde sauf à une extrémité mais partout suffisamment. Dans cet angle ne passaient en général que les gens du service, la nouvelle pièce était plus grande et très claire, il y avait un bureau deux fauteuils une table et l'incontournable encombrant récepteur que jamais dans aucun hôtel on n'avait accepté de retirer et qu'elle avait pris l'habitude de tourner de profil, car c'est comme cela qu'il prenait le moins de place. Elle se sentit là tout de suite très bien.

Il était avant 6 heures quand un couple déposa sa moto à gauche et s'engagea sur la galerie vers le restaurant. Ils passèrent devant sa fenêtre, ouverte ainsi que les rideaux, sans tourner le regard, indifférents. Assise encore dans son lit à regarder le ciel s'éclaircir, elle les vit, la femme surtout qui suivait. Elle était jeune, petite, la grosseur de sa tête semblant hors de proportions. Dans son large visage osseux, tout fraîchement et soigneusement maquillé, au-dessus des pommettes épaisses et dures était-ce un regard ces deux courts traits noirs incroyablement inclinés vers le haut? Ce visage et l'autre aussi, à elle comme masques, portés par des corps frêles, et ainsi comprit-elle des visages de tous les autres, tellement clos, insaisissables, la rendaient à elle-même, lui ouvraient la possibilité (laquelle peut-être elle ne saurait saisir puisqu'il avait fallu que cela se montrât à elle

avec insistance, sous les traits aussi évidents de ce visage violemment indéchiffrable) de ce retour si difficile, à quoi elle aspirait fortement, au point que tout disparaisse à ses yeux qui n'était pas en ce sens. Un large visage blafard et fermé, rassurant, comme une clef longtemps cherchée. Car, elle commençait à s'en rendre compte, c'est ainsi, à partir de ce qui en elle était, au plus profond, au plus caché, qu'en ces villes elle devait tout lire.

La violence des codes est éteinte, ils gisent comme herbe fauchée sous le trait qui va droit depuis mon coeur au coeur des autres.

Un homme chargé d'un imposant sac vert escalada le rocher qui surplombait la piscine mais d'où ne coulait plus aucune cascade sans doute depuis longtemps, il se glissa dans le fouillis des branches étalées sur le toit du café et accrocha là une cage à oiseau. Il n'y en avait qu'un, soudain à la lumière il se mit à chanter, certainement ce qu'on en attendait.

Je reviens vers moi parmi les masques

Elle enfila un sweater et un short légers et s'en alla nager.

Mais à l'hôtel non plus elle ne demeura pas, malgré sa situation idéale en ville et le plaisir qu'elle avait à y revenir à chaque fois. On lui avait fait visiter une vieille maison au fond d'une venelle. La maison était vaste, elle parut sombre mais le soir tombait.

Après la grille rouillée et la cour d'un ciment coulé en d'autres temps, jonchée d'au moins une saison des fruits feuilles et fleurs des palmiers et des arbustes qui dissimulaient les voisins, l'accès à la lourde porte à deux battants sculptés scellés par un imposant cadenas, passait par une grande terrasse surélevée, au sol carrelé, entourée d'une épaisse balustrade de pierre et à quoi menaient de larges marches. La charpente du très haut toit qui la couvrait, soutenue par de grosses colonnes qui lui évoquaient la Grèce archaïque, en couvrait les gros meubles de bois sombre et

lourd. Aux murs des calendriers bons à jeter, depuis longtemps jaunis et cornés, détruits par le temps dans le recoin même que neufs ils ornaient, des objets de rotin tressé dont on ne voyait à quoi ça pouvait bien servir et partout, dedans dehors, des clous plantés selon des besoins disparus, des rangées de petites patères, et la plus récente acquisition d'une infinité de plaquettes sur quoi étaient à chaque fois 3 prises de courant et deux interrupteurs commandant deux néons solidement vissés à plus de quatre mètres de hauteur. Chaque plaquette portait son propre plomb. Se retrouver dans le noir total et privé de courant électrique semblait totalement hors de propos. La cour avait été amputée de son côté droit au bas de la terrasse, et on y avait rajouté un toit de plusieurs épaisseurs de tôle au-dessus d'une longue cuisine rapportée rattachée à l'habitation — la partie de la terrasse à droite devenue galerie intérieure surplombant la pièce longue comme la maison et pas mal large — avec encore en usage à l'extrême bout, creusée dans le ciment, la rigole, ruisseau les jours de pluie qui emportait l'eau derrière on ne sait quoi, entre deux murs où quelqu'un, des années durant s'était débarrassé de ses gravats et de ses boîtes de bière vides, toutes vertes, de la même marque. La personne qui lui montrait tout cela ne parlait ni l'anglais ni le français mais sembla très bien comprendre qu'il était nécessaire de faire le ménage et le promit à plusieurs reprises, car la visiteuse insistait à ce propos et y revint souvent afin que cela soit bien clair. Elle se donna trois jours pour y repenser et revenir voir les alentours. Bien sûr les alentours la séduisirent, la rue semblait n'avoir pas de fin, sortait de la ville, une fois elle la remonta jusqu'au numéro 480, des venelles s'y accrochaient, parfois juste assez larges pour les épaules, s'intriquaient en labyrinthe, conduisaient à une

route parallèle proche qui longeait un autre bras du fleuve, ou bien finissaient en cul de sac dans la cour d'une maison, il y avait un tout petit marché cinquante numéros plus loin, des cafés partout, tous minuscules entreprises familiales et tous très fréquentés, façade tout ouverte et petites tables sur le trottoir. Le matin très tôt, cela commençait à quatre heures, nombreux étaient les promeneurs au long de l'eau, et elle en fut, une fois la décision prise ce qui ne tarda pas et même qu'elle hâta en fin de compte, quittant l'hôtel plus tôt qu'elle n'avait dit. L'homme qui lui avait loué son vélo porta son sac jusqu'à la maison dans son cyclo et elle le suivit, pédalant aussi. Ils suffoquèrent un peu dans le flot des motos et scooters et prirent rapidement un raccourci par de petites rues tranquilles, qui empruntait deux ponts qu'elle ne connaissait pas. Thien, lui, connaissait la maison, elle comprit qu'elle avait été construite par une famille venue d'un autre pays, qui l'occupa très longtemps jusque dans les années soixante. Elle était en effet très différente et son atmosphère aussi, plus étrange, de toutes les maisons de la ville. Il parvint aussi à lui faire comprendre qu'il connaissait la maison, il habitait la rue, c'est là aussi qu'il était né. Il fut ravi d'y pénétrer de nouveau, déchaussé, la contenance très discrète, délicate un peu timide. Cela sans doute ravivait des souvenirs. Il revint désormais de temps à autre, il apportait toujours un petit cadeau, des fruits en général ou quelque chose qu'il avait acheté dans la rue en passant à une marchande ambulante, pour le lui faire découvrir. Ainsi il poussa le portail à la première visite d'Élizabeth qui était venue avec René. Il eut un mouvement de recul inquiet en voyant cet animal inconnu et étrange, plus gros que les chiens ne sont d'ordinaire dans les habitations alentour, René, dormant dans un coin de la terrasse sous

le ventilateur. L'hyène ne souleva pas même une paupière, Thien s'assit donc plus détendu et accepta même qu'on lui apportât un verre d'eau fraîche et des glaçons. Il ne resta que peu comme d'habitude et s'en alla rejoindre son cyclo qui attendait devant un hôtel, toujours le même, il était en effet tôt le matin. Elles décidèrent de se promener au bord de la rivière, et afin qu'il ne provoquât pas de réaction dans cet endroit où on ne le connaissait pas, Élizabeth mit un semblant de laisse à René. C'était la première fois qu'il avait une attache, cela faisait un drôle d'effet, ne cadrait pas, ni même d'ailleurs sa présence dans cet endroit très habité, très urbain. Pourtant il avait semblé se sentir bien sur la terrasse, où il s'était même assoupi. À même la rue, lorsqu'elles rentraient, près du bord du trottoir au bas de la venelle un vieil homme accroupi tirait avec une branche des restes d'un feu où il avait, sous la braise toute la nuit sans doute, rôti, le cadavre calciné, noir, cloqueux, d'un serpent très long au corps épais, une large tête ramassée. Certainement sa chair était blanche, délicate, une fois dépouillé le dégoût de la peau noircie avec ses écailles, couverte de répugnantes cloques presque transparentes. La tête brûlée était terrible aussi. Personne dans la venelle ou la rue ne sembla noter l'étrangeté du « chien », également lorsqu'elles repoussèrent le portail aucun des aboyeurs voisins ne se manifesta.

Elle raconta à Élisabeth que la veille alors qu'elle buvait un café devant une maison du quartier à l'angle d'un carrefour où un homme avait installé une buvette consistant en deux vitrines de verre à la vieille structure de cuivre et montées sur des roulettes pour être poussées le soir derrière le mur du jardin, trois tables et sièges de plastique format enfant et où elle aimait bien venir lire, tôt, avant que le soleil ne tombât droit sur le parasol qui alors semblait concentrer la chaleur, un violent fracas la fit sursauter. Un très jeune garçon et sa moto gisaient au sol, il venait de percuter les deux vitrines qui avaient explosé et projeté du verre brisé sur toute cette partie du carrefour. Il y avait du monde autour, elle, ne bougea pas de sa place et le monsieur du bar qui s'était redressé également restait tranquille et semblait attendre. Une femme relevait le garçon titubant et boitant fort, de

la maison sortirent l'épouse et une autre dame très vieille qui peu avant crachait le jus de sa chique dans une grille d'égout sur l'autre côté de la rue ; elles commencèrent à balayer les débris – elle les avait déjà vues les deux fois où elle était là : la femme l'avait interrogée sans pouvoir rien entendre des réponses, elle avait expliqué de son mieux sa présence mais elles ne parlaient pas du tout la même langue, certainement aucune n'avait compris de quoi il était question pour l'interlocutrice — l'homme tentait de repousser son étalage. L'enfant pris de vertige s'assit au sol de l'autre côté de la chaussée, très vite de nouveau sur ses jambes, un peu sonné quand même et certainement blessé davantage qu'il ne croyait sur le moment, entouré d'enfants de son âge. La moto fut remise sur sa cale puis tout se dispersa lentement, un homme à l'oeil de verre qui parlait français mais pas très bien, lui demanda s'il pouvait s'asseoir auprès d'elle, il ne resta que peu, lui racontant que ce carrefour était dangereux : cela y arrivait souvent, aussi que son père avait été dans les années soixante, soldat français ; très vite il se leva et s'en alla poser son café sur une autre table, peut-être raconter ce qu'il avait appris à son sujet. Mais tout le monde était parti, il n'y avait plus que l'homme, l'enfant, et les femmes occupées à rendre au coin de trottoir son aspect habituel. Deux jours plus tard, alors qu'elle venait comme souvent à cette heure où l'atmosphère légère était si agréable, sous les branches du frangipanier qui lâchait ses fleurs autour, elle songea après un moment à s'intéresser à la nouvelle installation et il lui parut que rien n'avait changé. La maison peut-être recelait une réserve de vitrines, toutes provenant du même établissement, les restes d'une activité d'autrefois. Tandis que son regard se reposait sur les murs des enclos marqués par l'âge l'humidité et les circonstances

de l'usage, les nombreuses mains appuyées, tous les objets posés dessus, les pluies, le vent, tout cela et tout le reste ensemble, les entrées de terre battue, les trottoirs disjoints, les grilles aux couleurs passées, écaillées et la rouille, ce territoire où l'esprit pouvait se perdre richement, il lui apparut soudain que dans un endroit équivalent en Europe, il n'y aurait rien, personne : des murs blanchis, éblouissants, tirés au cordeau, des descentes de garage rutilantes, des parterres carrés, desherbés et des allées de gravier rectilignes, une rue plate et grise sans défaut, des transats vides devant des portes-fenêtre, peut-être les reflets des eaux bleu uniforme de la piscine qui attend la visite d'enfants. Des heures sur ce petit siège plastique pourrait-elle rester, sans même lever les yeux sur rien de précis, seulement dans ce courant de vie et de temps, sans plus rien voir ni entendre et ne sachant plus l'heure au bout d'un moment.

Mais que faisait-elle donc ici, après tout ? Que lui prenait-il de s'installer là au milieu où certainement personne n'avait rien à faire d'elle, rien à voir, où chacun avait sa vie, qu'avait-elle à y voir, elle faisait tache dans le décor ; parfois, mais ce n'était pas souvent à vrai dire, des femmes très frustes et grossières la volaient, elle les entendait rire lorsqu'elle s'éloignait. Que faisait-elle, par exemple, dans ce café, l'endroit le plus inconfortable du monde pour travailler, devant un mur qui brûlait au soleil si le temps n'était pas couvert, avec un parasol tout cassé, datant sans doute des années cinquante et ayant subi le même nombre d'ouragans, l'ordinateur sur les genoux, et le passage des motos à un mètre de ses pieds. Tout cela qui mourait tranquillement, n'en avait plus que pour quelques années. C'est vrai, elle en avait assez de l'arrivée en des endroits qu'elle ne connaissait pas et surtout où on ne la connaissait pas. Elle ne savait rien de ce qui la séduisait, ne

pouvait rien en dire. Si elle voulait y réfléchir, elle se trouvait devant l'énigme de cette nostalgie mélancolique, de tout temps sienne, dont elle ne connaissait pas l'origine qu'elle goûtait bien évidemment sans vouloir en savoir davantage. Pour ce qu'elle en savait, presque tous les gens autour d'elle étaient nés dans ce quartier. Ou au moins dans la ville. Alors? fallait-il qu'elle fît de même, rester où elle était tombée? Elle en frémissait, et ce n'était pas de plaisir. Vraiment elle ne savait plus rien. Elle avançait, car que faire, au milieu d'un écroulement, le sien propre et donc celui du monde le monde sien. Et il y avait aussi autre chose qu'elle ne savait nommer. Combien étaient-ils comme elle, à errer seuls, dans leurs pensées le temps et l'espace, leurs perceptions détournées d'elles-mêmes, leurs sentiments nulle part fixés, s'accrochant un temps ici, et puis là, sans que rien jamais ne parvienne à prendre. S'avançant vers quoi, que vient-il à leur rencontre, quelle nuit les chasse devant, comme feuilles et poussières? Élizabeth, l'hyène et Lilas, pourquoi ceux-là, en ce moment, le poids de quelle vie fallait-il traîner, ou pousser, sur quelle pente, vers quel sommet, quelle clarté? Folles et fous, stupides quêteurs qui ne savent rien dire de leur quête et ni même rien en penser et ne savent non plus rien d'eux-mêmes, quand ils sont sommés de savoir. Murés dans le même silence, le son d'une voix n'a rien à dire, ce qu'ils savent n'est pas dans les mots. Pour le choix, mettent leurs mains sur les yeux les oreilles et ne pourraient dire à quoi ils font cette confiance ferme, consentie, volontaire, absolue. Une chose vive, une chose morte, quelle différence... Eux-mêmes, d'autres, une pierre, un serpent, une vieille racine et de l'herbe dans la faille d'un mur. Parfois tout est fermé, et soudain tout s'ouvre sans que rien en soit changé finalement. Tout se tient, le mot appartient au silence, où se tient la vie.

« Je suis là, sur mes os, toute droite. Hors de la chair est la vie. Je m'avance, poitrine ouverte et sans crainte. La peur s'est détachée avec le dernier lambeau de chair. Ailleurs que dans les circonstances de la « vie » et de la « mort ». Hors le temps. Hors le monde. Ce que ne diront les mots. Je marche près de moi, autour de moi, les os dressés, ou leur image, les maigres pauvres viscères depuis longtemps séchées dans la lumière du rien. Jusqu'au retour à moi qui fut manqué : libre, débarrassée du fardeau des fautes, n'ayant plus à choisir, rien ne s'offre en possible, effacés écrans et reflets, le champ ouvert. Plus de limites à cette âme ouverte partout répandue en plein éveil, sans identité. »

La nouvelle vitrine rutilait, Thao (un passant qui avait engagé la conversation lui avait appris le nom et lui ayant demandé le sien, les avait présentés l'un à l'autre) la briquait sans se

lasser, plutôt que changée elle avait dû être aussitôt réparée, les vitres semblaient neuves, les roulettes aussi. Elle accompagna jusqu'à la camionnette garée dans un léger élargissement de la route au bord de l'eau, Elizabeth que suivait son animal, c'était l'heure la plus chaude du jour et ils ne croisèrent personne, les maisons semblaient inhabitées refermées sur leur fraîche pénombre, dans l'ombre épaisse d'un vieil arbre de la promenade elles s'assirent cinq minutes sur un vieux banc de ciment en attendant que toutes portes ouvertes l'habacle soit moins brûlant. L'eau même ne bougeait ni ne luisait, on aurait pu s'y tromper et vouloir y marcher, et pourtant, si l'on restait immobile, attentif, l'on pouvait sentir, l'agréable l'humidité de la légère brise qui courait dans le sens de l'eau. Depuis quelques jours elle se levait tôt, s'endormit presque. Puis le fourgon s'ébranla en crachant, couleur locale, un énorme nuage noir.

Lorsque V revint en ville, il passa, trouva René qui avait élu domicile dans un recoin de la cuisine sur le ciment, quelques marches plus bas que le reste de l'habitation. L'animal était là deux jours, le temps d'une absence de ses maîtresses, son passage censé dissuader les rats et souris de prendre leurs habitudes, la nuit, dans la maison où ainsi ils furent trois, car V allait aussi rester là quelques jours. Mais bien sûr rien à voir avec rats et souris. En général, il ne se levait pas tôt le matin et, lorsqu'elle partait à l'aurore comme elle aimait beaucoup le faire, il leur arriva de se croiser, car c'est alors qu'il rentrait dormir déposant sa moto dans la cour. Il occupait la pièce du fond, qu'elle n'utilisait pas, bien que ce fût la plus spacieuse : elle était sans fenêtre ; protégée du bruit et de la lumière elle convenait tout à fait aux lève-tard. Il avait été blessé au pied dans une collision

avec une autre moto jaillie d'un chemin de terre sans que le chauffeur se souciât de seulement ralentir, encore moins de regarder. Tous deux n'étaient que légèrement blessés, ils redressèrent leurs engins qui en avaient vu d'autres, et s'en allèrent de concert se faire panser. Son nouvel ami devint l'un de ceux qui venaient chez Gabriel, où V passait souvent la soirée. Simmin était petit et menu avec une éblouissante rangée de dents, des cils noirs recourbés et très fournis. La première fois qu'elle le vit c'est à l'arrière sur la moto de V, semblant de dos un enfant sur le porte bagage, un bandage à son bras l'empêchait de tenir la poignée gauche de son propre engin. Elle se moqua d'eux, prétendant que c'était sans doute lui qui actionnait du pied le démarreur. Si mince et léger qu'une fois ils firent sans encombre une course assez loin en ville, à l'aise tous trois sur le siège oblong. V qui maintenant connaissait si bien Gabriel ignorait tout d'Élizabeth qu'il rencontra pour la première fois lorsqu'elle vint rechercher René quittant la fraîcheur de la cuisine pour la première fois en plein jour sinon les deux matins précédents où il avait un peu couru à l'aube au long de l'eau. Le jeune homme juste rentré de chez Gabriel l'accompagnait la seconde fois, s'amusant à voir que les chiens gueulards faisaient silence et ne se montraient pas à leur passage.

V, qui s'entendait avec l'hyène, bien sûr ne pouvait que plaire à Élizabeth quand à son retour elle trouva le garçon en train d'abreuver son protégé. Ils étaient seuls dans la maison et s'assirent sur la terrasse où l'hyène ne s'était plus installé depuis le jour où il avait été emmené ici, couché auprès du siège d'Élizabeth. Il pleuvait à verse cette fois, le ciel était noir et bas, le vent commençait à secouer féroce-ment les branches, les durs fruits orange des palmiers s'abattaient sur le ciment de la cour avec un bruit sec. Leur

amie rentra ruisselante, vêtements et cheveux collés, et riant. Lorsqu'elle fut changée ils eurent du thé, celui prétendant empêcher que les cheveux deviennent gris, des glaces aussi. Des heures et des heures il n'y eut pas d'accalmie, finalement la nuit vint renforcer le noir du ciel, de minuscules chauve-souris volaient silencieusement au-dessus de leurs têtes, elles logeaient sous le toit. Le vent mouillé devint froid, ils rentrèrent. V que le trajet en moto ne séduisait pas appela Gabriel lui proposant de les rejoindre. Apprenant qui était l'ami que le garçon se proposait d'inviter Élisabeth avait voulu partir, finalement cédé et consenti à rencontrer Gabriel. Lequel ne tarda pas, accompagné de deux ou trois garçons dont il était très content, mais il ne le dit pas, de débarrasser son appartement sans en être réduit à les chasser, ce qu'il n'hésitait pas à faire s'il n'y a pas d'autre moyen pour se retrouver seul de temps à autre. Il s'inquiétait de les voir rester toute la nuit et peut-être encore une partie de la journée, le lendemain. Des garçons en terminale au lycée, garçons banals, sans qualité ni beauté, ni vivacité, ni rien de spécial, ennuyeux comme l'évidence de leur avenir. D'ailleurs ils ne s'incrustèrent pas, mal à l'aise dans cette réunion d'adultes dont le plus jeune avait peut-être dix ans de plus qu'eux, et incapables, ne parlant pas si bien l'autre langue, de tenir place dans une conversation dont presque tout leur échappait, pas seulement à cause du vocabulaire. Quelques jours auparavant, l'un, bravant la règle, était venu accompagné d'une amie et cela n'était pas du goût de l'hôte, étranger au mode de vie déjà suffisamment choquant pour leurs familles de commerçants. Peu de temps après la pluie cessa, le vent reprit, chaud cette fois. La jeune fille ne tenait pas à assister aux pénibles efforts des parents de Lilas ni risquer de se trouver en situation de choisir; elle les

aimait bien l'un et l'autre, ne savait rien de leur histoire qui n'était sienne. Elle n'eut soudain qu'une hâte, rassembler un peu d'argent et quelques babioles dans son sac et s'en aller marcher seule dans l'atmosphère lavée encore mouillée, auprès des feuillages dégouttants. Elle sortit, à grands pas rapides comme si elle était pressée et garda cette allure pour le plaisir de l'air autour d'elle, frais et tonique. Elle marchait peu, il est vrai, en cette ville merveilleusement plate, toujours sur la selle de son vélo. Tout à son délice, elle se laissa entraîner, la tête bousculée par des pensées aussitôt en allées; l'eau des feuilles parfois dégoulinait sur ses cheveux, un filet coulait sur son front, son visage, très frais, sur son tracé sa peau se rétractait en un frisson léger. À l'arrière de ses yeux de petits claquements, — de lumière? se firent sentir sans qu'elle y prêtât attention. Autrefois pourtant, en Europe au printemps cela était coutumier. Chaque année, deux ou trois fois dans le premier mois où l'air tiédissait elle en reconnaissait le signe. Elle ne s'en préoccupa pas cette fois, prise dans des pensées soudain désespérées, noyées dans une horrible vanité, prenant place de tout, ayant tout effacé asphyxié de leur voile sombre troublé et menaçant, toute ouverture murée, tout mouvement abattu avant que de s'initier... Mais ce pendant elle fut mise au fait : Elle commença à avoir très chaud, se sentit moite. Sa démarche souple et aisée devint saccadée et même un peu titubante. Elle se sentait flageoler, brûler, dut s'asseoir avec le désir de ne plus sentir de tissu sur elle. Elle s'en garda, se contentant d'agiter en éventail devant son visage le petit carnet qui toujours était dans son sac. Un peu d'air en plus du vent léger qui soufflait autour d'elle. De temps à autre elle entendit des rires, des conversations qu'elle ne pouvait comprendre, personne ne remarqua cette ombre parmi d'autres, ra-

massée dans un coin et tranquille. Le corps devint lourd, la fatigue insistante, elle savait déjà que bientôt elle aurait très froid et songeait au chemin qu'il faudrait rebrousser dans l'air humide du bord de la rivière. Puis elle se sentit mieux, eut le désir soudain de bouger, de ne pas rester là. Elle se mit en route et bientôt en effet eut très froid. Elle arriva grelottante à sa maison. Il y avait encore du monde dans la salle qu'elle évita et chauffa sans s'attarder du lait de soja dans la cuisine. Puis rejoignit sa chambre passant par l'extérieur et s'enfouit sous les couvertures où aussitôt elle s'endormit.

Réveillée par des voix, il était tard le matin du lendemain, elle se glissa sans bruit, curieuse, vers la terrasse où V et Gabriel étaient assis, à peine réveillés aussi, enveloppés dans des tissus. Gabriel, maigre, ébouriffé, dans un drap bleu pâle, celui sans doute où il avait dormi, fumait dans un des fauteuils de bois les jambes croisées; c'était lui qu'elle avait entendu. V se tenait debout sur la rambarde, il avançait comme un équilibriste d'une colonne à l'autre qu'il enlaçait pour la contourner, et finalement il s'y assit du côté de l'ombre. Il porta une main à son front, dit qu'il était fatigué puis rejoignit l'un des fauteuils auprès de Gabriel qui répondait « ça t'étonne? » et rit sans entrain. Elle descendit dans la cuisine et fit du café bien accueilli lorsqu'elle remonta avec un plateau.

Gabriel s'en alla, il semblait légèrement troublé. Seul avec la jeune femme, V lui raconta qu'Élizabeth ne s'était pas attardée, mais que Gabriel avait obtenu de venir dans sa maison pour chercher Lilas et passer la journée avec elle, aujourd'hui. Ils dîneraient ensemble tous les trois, en ville et certainement cela pourrait se reproduire.

Il enchaîna avec ce qu'il venait d'apprendre de la bouche

de son ami :

Autrefois Élizabeth avait épousé Gabriel. Tous deux et surtout elle étaient très jeunes. Elle ne tarda pas à se lasser de la vie à Paris, et, il y a de cela une dizaine d'années, elle est partie brusquement, sans prévenir et sans explication. Antoine le jeune frère de Gabriel l'accompagnait sans qu'ils soient amants. Ils vont seulement errer de ça de là vers le sud, sans but. Antoine qui vit avec un garçon dont il a saisi l'occasion de s'éloigner pour respirer un peu se prend d'un peu trop d'affection pour la jeune femme et elle, selon les circonstances, en profite un peu ; au final cela se passe à peu près bien entre eux. C'est Antoine qui un jour appelle Gabriel pour lui expliquer la situation, car jusque-là le délaissé n'avait que questions à se poser. Gabriel sait ce qui ensuite s'est passé, car plus tard son frère alors arrêté le lui a raconté à ses visites et pour le reste témoins et détails abondèrent au cours du procès.

D'hôtels en maisons d'amis, les deux fugueurs font la connaissance d'Albert, conducteur d'ambulance qui vit à la campagne où il tient table ouverte. Toujours quelqu'un passe chez lui, ou quelqu'un d'autre. Élizabeth a d'abord rencontré son amie, une fille plutôt jolie et calme, Delphine, elles s'entendent bien, elle peut dormir là parfois. Malgré les réticences d'Antoine, Élizabeth repousse toujours le départ, passe du temps en la compagnie du couple. Ils sont remuants, plutôt amusants. Cela la distrait. Antoine qui les apprécie moins est un peu sur la touche. Traité assez négligemment il attend souvent, longtemps, il essuie aussi des rendez-vous ratés, il est trimballé de droite à gauche, il espère toujours poursuivre le voyage entrepris mais il ne veut pas abandonner le terrain sans Élizabeth à qui il s'est bien trop attaché.

Cette fois, dans une voiture louée, devant la maison du conducteur d'ambulance, il attend Élisabeth qui s'est décidée à reprendre la route. Dans la maison il y a du monde comme toujours, des filles surtout, Élisabeth tarde. En fait, elle n'est pas en forme, elle a mal aux dents, à la tête, ne voudrait en ce moment que dormir. Delphine, lui dit qu'Antoine est garé là depuis un bon moment, elle répond, j'y vais, j'y vais, mais ne fait pas un geste encore. Dehors Antoine n'y tient plus, sort de sa voiture, entre dans l'enceinte de la maison. Il est armé, il tire dans un rassemblement de personnes autour d'une table (lustres, verre, cristal, chandeliers transparents tout explose.) Mais il s'est trompé de maison, il est entré dans la maison la plus grande, la maison de maître. C'est une annexe, l'ancienne maison du gardien, qui est occupée par Albert. C'est donc là que le téléphone sonne : quelqu'un appelle une ambulance à cause du massacre et lui donne sa propre adresse.

Antoine ne tente pas de fuir, il est assis dans une large bande d'herbe haute auprès d'un appentis où Albert, décidant de se rendre compte par lui-même de la raison de ce coup de fil, lorsqu'il traverse le terrain vers la grande maison, le découvre sans savoir de quoi il retourne exactement. L'ambulancier le suppose cherchant Élisabeth et lui montre l'entrée de chez lui. L'autre se lève sans répondre et se dirige par là. Mais il n'entre pas. (Plus tard, il est retrouvé marchant sans même en avoir conscience sur le bord de la route, l'esprit vide, automatiquement. Il est arrêté. L'arme, retrouvée peu après, est restée dans l'herbe, auprès de l'empreinte que son corps y a laissée.)

Cependant Élisabeth s'est décidée à regagner la voiture,

la trouvant vide elle revient vers la maison, au moment où Albert se hâte vers le corps principal. Elle le voit y entrer. Lui, traverse la pièce où tous sont encore, cachés, certains blessés, s'en va vers l'arrière inspecter les autres pièces du rez de chaussée où il n'y a rien là que d'habituel. Élizabeth le suit, trouve la porte laissée ouverte et entre. La vision est désastreuse, deux sont évanouis, sans mouvement au sol, dans la vaisselle brisée, car la table a été renversée par les convives pour se protéger. Quelque part quelqu'un gémit, un enfant sanglote convulsivement, il y a des éclaboussures de sang et un homme atteint en a laissé au sol une traînée rouge en rampant vers l'abri, puis a perdu conscience avant d'y parvenir. Albert lorsqu'il est ressorti la trouve assise sur le porche, choquée. Il la ramène dans la maison, la confie à Delphine qui finit par en obtenir le contact de Gabriel qu'elle appelle.

Le procès fut une épreuve qui dura trop longtemps, alors que Gabriel et Élizabeth avaient repris une vie commune assez bancale. Ils partirent ensuite en Asie, Gabriel espérait que cela aiderait la jeune femme à retrouver de la stabilité, c'est là que naquit Lilas après un an et demi. Élizabeth alors est partie seule habiter cette vieille maison qu'elle louait et que le vieux propriétaire lui vendit peu avant de mourir. Tout allait de mal en pis entre elle et Gabriel que finalement elle décida de ne plus jamais voir, de même qu'elle ne veut plus retourner en Europe. Depuis deux ans Antoine sorti de prison, était reparti dans la confortable maison de son père, en province. Quant à sa mère, elle demeurait ailleurs, sans doute dans le vieil appartement où elle avait passé son enfance, dans le sud également. V savait d'elle que le père d'Antoine et Gabriel n'avait pu rester avec elle, pas-

sées leurs années de jeunesse et d'errance. Elle s'appelait Suzanne, elle était jolie, instable, volage, et d'une dangereuse jalousie. Parfois elle oubliait tout et disparaissait plusieurs jours. Puis elle revenait comme si rien ne s'était passé, et l'on ne pouvait jamais savoir ce qu'elle avait fait. Il semblait qu'elle non plus n'en savait rien. Les enfants grandirent donc auprès de leur père que plusieurs fois elle blessa d'un couteau brusquement saisi dans un tiroir sans que rien ne puisse prévenir de cette impulsion. Une fois elle le mordit au haut du bras, violemment, lui laissant une profonde blessure dont il garda la cicatrice, comme d'une morsure d'animal. Ils se séparèrent lorsque le père et ses garçons s'installèrent dans une vieille propriété provençale : La recherche qu'ils en avaient faite ensemble pour le grand plaisir des enfants leur prit presque un an, c'était assez vaste pour qu'on pût y stocker meubles, tissus précieux importés, et les carreaux céramique qu'on allait chercher en Italie. Après leur séparation Suzanne rejoignit sa mère, fuguait parfois avec un garçon ou un autre, et ne perdit rien de sa dangereuse manie des armes blanches.

Gabriel raconte que son abri dans l'entrepôt des carrelages, une mezzanine de la moitié de sa surface, existait toujours. Il suppose qu'Antoine en ce moment y est installé, car enfants, tous deux aimaient cet endroit d'autant plus qu'ils avaient parfois participé au choix de certains des carreaux.

Après cela, l'air dans la pièce était tout changé, elle resta un moment à regarder dans le carrelage vieux et poreux une décoloration du motif, la forme d'un petit lézard, une infiltration humide, comme en elle s'infiltrait la présence de l'ombre. Cela ne l'intéressait pas cette histoire, ne donnait rien à savoir qu'un faux jour, une lumière trompeuse où

tout était défiguré. Qu'avait-elle à connaître de la vie des gens ? Que lui importait ? Cela ne faisait que permettre à l'ombre qui toujours demeurait présente de tout impr gn r de sa menace imprécise et tranquille, c'était un soudain obscurcissement, l'ombre du vol d'un énorme oiseau que l'on parvient à tenir à distance et oublier mais qui ne se d prend de ses lents cercles concentriques que pour balancer doucement, planant, juste au-dessus de vous, en ces moments où votre garde est désemparée. Le désespoir en elle lui appartient, le sien propre, depuis toujours, le gardien d'elle-même. Depuis toujours, son toujours à elle, il la poussait en un sens qui jamais ne s'était dérouté, elle le savait, le voyait plus sûrement, dans une perspective de plus en plus claire au fil du temps.  a n'est pas chose extérieure que l'on peut arracher, et même au prix de quelque peine, c'est exactement ce vers quoi il faut se tourner, et non pour vouloir le vaincre mais l'accueillir. Car il est ce qui préserve, ce qui autorise qui donne force et annule la vanité de tout le reste. Il est « elle », plus que tout dans cet amalgame. Ainsi de chacun, pensait-elle : tissé avec les constituants, il est le déterminant de tout mouvement, tout geste, de toute appréciation, toute mesure, désir, orientation. Ce à quoi, du moment qu'on est n , tout vient se rapporter, que l'on veuille l'oublier ou non. Seule en elle-même, elle l'était bel et bien ; et vous aussi, et les autres.

Passa le souvenir de ce moment à Paris, dans son appartement qu'elle partageait avec un ami, toujours le même, depuis longtemps : En l'absence de ce dernier, elle s'était assise au bureau qu'il occupait, et longtemps ainsi, un soir tout gris elle était restée dans le silence à écouter. Elle regardait l'appartement d'un point où elle ne le connaissait

pas, imagina se voir aux endroits qui lui étaient coutumiers, se demanda l'image que lui en avait, et bientôt elle fut saisie par l'angoisse. Elle ne bougea pas. Rien ne survenait, l'immobilité régnait. Elle écrivit « j'ai peur » sur un morceau de papier. Pour voir. Mais le moment était passé; elle ne laissa pas bien sûr le papier à cet endroit mais le garda. Elle l'alla porter à sa place à elle. Fin.

L'angoisse, sa compagne, la subtile teinte de sa vie, ce qui savait si bien, présence régulière, assidue, s'emparer d'elle, qu'elle, finalement, s'y reconnaissait. Son terrain familier et la plus éloignée étrangeté tout ensemble. Ce qui se tient là et attend, vers quoi jamais elle ne manque de se retourner, qu'elle ne saurait fuir malgré l'apparente absurdité d'une telle situation. En était-elle venue à la rechercher, était-ce ce qui en fin de compte devait lui appartenir, sera-ce la seule chose qu'elle connût vraiment en ce monde, la seule qui puisse se poser pour elle en assurance? L'eau de ce poisson, ce que ses poumons savaient, aimaient, respirer, la couleur que ses yeux comprenaient et voyaient. La matière dont elle avait été tissée, sa maison qui lui faisait toutes les autres fautives, impossibles, le seul endroit qu'elle connût, où se retrouver, et ce qui, si elle ne faillissait pas pourrait seul répondre à son attente.

Tout l'espace de la ville, cependant, se trouva balayé par un vent brûlant, violent qui arrachant de leur support tout ce qui encore restait de feuilles maltraitées et de menues branches, les roulait dans la poussière et les desséchait aussitôt. Il ne laissa aucun répit des heures entières et soudain ce fut le calme. Disparut la foule, tout le monde de nouveau terré dans les soubassements. Par dessus les rues tranquilles les nuages s'amoncelèrent, il plut doucement, tout droit du ciel à la terre comme l'arrosage d'un jardinier. Bienfaisant, tendre, léger. Élizabeth ce soir était seule, elle resta longtemps sur la terrasse sans rien faire, l'esprit vide et s'en alla dormir assez tard dans une chambre sur l'arrière, à l'extrémité. Étrangère à la constitution de la maison, c'était une pièce rajoutée beaucoup plus tard, peinte en un rouge violent délavé et quelque peu ébréché à présent.

On s'y trouvait à quelques mètres herbus de la forêt, quatre marches menaient à sa porte; depuis le fin matelas au sol qui lui servait de lit elle aimait regarder le ciel au-dessus des arbres et devant la porte qu'elle laissait ouverte, la dissimulant, les touffes de longues feuilles pointues de celui qu'elle avait elle-même planté dans ce but, en arrivant. Elle y avait trouvé la photo de l'ancien occupant, sans doute au début du 20ème siècle, décolorée et tachée d'humidité, le visage presque imperceptible, l'avait mise dans dans un vieux cadre de bois; cela devait traîner quelque part. Thérèse avant de s'en aller, y avait tendu des draps secs et craquants, lisses et doux, apporté de quoi boire, et débarrassé les marches de ce qui les encombrait. Elizabeth avait toujours soupçonné une vaste cavité derrière les marches et sous la chambre sans chercher plus loin. Elle éteignit la lampe et resta les yeux ouverts dans le noir. Petit à petit le ciel s'éclaircit, les détails se dessinèrent plus visiblement, à mesure lui semblait-il que la pièce s'obscurcissait. Le ciel était lumineux et envahi d'étoiles. Une profonde faille dans le mur qui avait bougé au point que maintenant elle s'ouvrît sur le dehors, semblait éclairée dans le fond. Elle la voyait pour la première fois. Elle dormit. Ce fut pour elle le bonheur de ne plus exister. Vers le matin, le jour n'allait pas tarder à apparaître, elle se sentit glisser en avant, se crut réveillée par un rêve. Cela continuait pourtant, elle pensa rêver encore, secoua la tête pour savoir. Son lit était contre le mur appuyé à la maison et par la faille très élargie soudain entraient la lueur du matin naissant. Partout craquements; le mur opposé s'incurvait sous un poids indicible aurait-on dit et le plancher s'enfonçait dans cette direction comme pour l'attirer, elle, bas-flanc compris, dans l'aigu de cet angle de plus en plus profond. Elle s'agrippa à une étagère qui avait

été fixée au mur au-dessus d'elle et elle y fut comme un naufragé qui regarde sombrer l'embarcation. Quelques livres s'écroulaient sur sa tête, elle regardait en arrière, sans aucun sentiment seulement un profond étonnement. Il y eut le dévalement bruyant des tuiles et s'effondrèrent aussi les poutres brisées : le tas s'engouffra dans le sol et resta, à peine affleurant.

Lorsque cela cessa de bouger, elle se glissa au-dehors. Il n'y avait bien sûr plus ni portes ni fenêtres, mais une espèce de conduit heureusement très court que les gravats n'avaient pas encore entièrement bouché. Dehors, un peu tremblante sur ses jambes, elle se retourna : plus de chambre. Soudain, un vrai bruit de catastrophe et tout disparut dans une épaisse poussière. Elle fit demi-tour et s'en alla vers la maison. Ne sachant que faire elle se mit dans son lit à l'étage, au cœur de la pierre qui la protégeait. Elle tourna et retourna et ne pouvait se rendormir. Ni rester là, la proie de questions. Depuis la fenêtre de la cuisine où elle alla chercher de l'eau, apparaissait, à la place du toit de tuiles, le mur vertical au rouge délimité par la ligne de ceux des débris de bois cassés qui étaient encore scellés, l'étagère toujours là, un peu de travers cependant, vidée de son contenu. Elle s'approcha de la fenêtre pour voir plus bas : un tas hérissé, sans hauteur, les poutres surtout apparaissaient et des lambeaux de son lit accrochés ci et là. Sans doute son pantalon ce truc marron transpercé d'une large esquille, les pieds d'une chaise culbutée, l'escalier renversé dont deux tronçons faisaient un angle aigu au milieu. Rien qui lui parlât et au vrai, ça n'avait pas l'air très intéressant. Pourtant, malgré sa curiosité, elle ne se décidait pas à sortir, se pencher au-dessus, voir ce qu'il en était du trou. Jusqu'à sortir dans la cour, elle n'osait. Elle continuait, protégée dans la

pierre et la vitre, de regarder par là, guettant sans doute les créatures qui allaient s'élever ou elle ne savait quoi encore. L'entrée de Thérèse la fit sursauter; certainement somnolait-elle depuis longtemps, car le soleil était déjà bien installé, luisant et fort, les ombres noires et rétrécies. Thérèse s'approcha, porta la main à sa bouche brusquement devant le spectacle mais n'émit pas de son. Elles restèrent ainsi un moment puis elle demanda du café, alluma une cigarette et faillit s'étouffer, en ayant perdu l'habitude.

Un peu plus tard, rafraîchie, vêtue, lavée, elle se fit conduire chez Gabriel où était Lilas depuis la veille. Ne trouvant personne elle s'en alla au milieu de la ville s'asseoir à une terrasse comme depuis des mois elle n'avait fait, dans un café qui faisait face à la grille du parc. Portant ses regards vers la gauche elle vit la jument qui attendait au débouché d'une impasse et se souvint comme Lilas aimait chevaucher, posée sur la selle entre les jambes du cavalier, redressée, appuyée des deux mains au pommeau. Ils traversaient la ville au pas, trottaient doucement sur les chemins de la campagne, Bouton d'or écumant et la langue pendante à leur côté. Ils rentraient le soir par le chemin du lac où buvaient les deux animaux. Comme l'heure de midi était passée très largement les rues commençaient à se réanimer. Tous les jours à cette heure le soleil se voilait, l'on pouvait respirer mais elle

resta retirée dans le fond. Ils sortirent de la ruelle, ils étaient quatre : V, le garçon qui s'entendait avec l'hyène et la jeune fille chez qui elle l'avait vu la première fois étaient là. Ils tinrent conciliabule autour du cheval, parfois l'un d'eux s'appuyait au garrot. Gabriel aida la fillette à se hisser sur la selle où elle se tint très satisfaite visiblement; quelques minutes, il la rejoignit, ils s'en allèrent. Les deux autres allaient à pied de leur côté. L'équipage passa devant elle sans qu'on la vît, la fillette racontait une histoire et riait, l'homme silencieux et calme avait cette posture qu'elle lui connaissait bien, la main droite en arrière posée sur la croupe. Eux cependant s'en allaient d'où elle venait, chez Gabriel où maintenant elle hésitait à se rendre, doutant de l'opportunité d'apprendre à Lilas ce qui lui était arrivé dans la nuit. Après tout, combien de constructions, de cabanes s'effondraient chaque jour en ce pays? ça n'était pas le prétexte à toute une histoire en général. Et d'autre façon, cela aurait pu être désastreux, inquiéter l'enfant, Lilas ne voudrait plus rester là en cette maison avec elle qui tenait à sa présence au-dessus de tout. Elle ne voulait pas non plus sembler faible, à quoi elle n'avait pas pensé en venant. Elle se dit qu'elle avait faim, trouva bien plus naturel de s'en aller déjeuner. Elle n'eut d'ailleurs pas le choix, le ciel devint noir, d'un coup le vent forçait et la pluie s'abattit. Bien sûr elle connaissait l'endroit où elle entra depuis tout ce temps qu'elle habitait ici. La ville n'était après tout pas si grande, elle était souvent venue dans ce vaste hangar où les jeunes filles s'asseyaient au sol pour nettoyer les produits campagnards ensuite apportés dans l'arrière-cuisine. Elle avait coutume avant d'habiter la maison et encore après, d'y rester des après-midis entières dans le souffle des ventilateurs et c'est ce même gros homme, juste un buste derrière un comptoir, qui avait donné Bouton d'or

à sa fille : deux jeunes chiens ne s'aimaient pas, Lilas avait choisi celui aux yeux jaunes. Il la regarda entrer le visage surpris et heureux, tapa vivement dans ses mains et arriva une jeune fille. D'abord elle passa au comptoir le saluer. Ils se serrèrent chaleureusement la main, il était fort content de la voir, la journée pour elle prit un visage souriant. Elle apprit que la veille, tous trois, enfant homme et chien, étaient venus à cheval dîner vite rejoints par deux amis. Il s'exprimait sur un ton laconique, sans détailler, mais toute sa personne disait son plaisir.

« Je clic et clac squelette marche. Bonheur de l'os dans le crépuscule. L'os dans son blanc délicat, et aussi vive que Lankou. Gare ! Sur moi la chair a séché. Nous ne nous entendions pas. Je passais mon temps, de mes doigts, à tâter au travers ce qui la tenait droite. En imaginer la couleur pâle et le lisse satiné. Ce qui simple et sûr, tient tout, ce qui un jour arrive à la lumière dans le calme des minéraux, parmi les coquilles et les carapaces, ce qui demeure.

Je marche au sourire sans lèvres, le sourire de l'os, aux mains sans mont de Vénus, sans aucun ventre dans le creux du bassin. Est-il toujours niché au fond des orbites qui ne clignent pas, le regard sans yeux, si clair et perçant, le regard sans limite, le regard de partout qui me tire en avant. Je regarde, j'écoute, je ris, si je veux ; je suis un signe. De ce signe chacun pense ce qu'il veut, ce qu'il peut. Il luit au loin

au soleil et toujours mal interprété, son sourire n'est que de joie ; ses frissons, légèreté dans le vent. Ainsi frissonnent les pendus rendus au bonheur aérien, longtemps après que les oiseaux ont eu leur compte et que la mandragore s'est élevée en fleur au-dessous. Dans le vent les rejoignent les mélodies de ceux qui n'ont pas contre eux le coeur endurci. La pierre des murs de la ville est moins dure que moi sur quoi les larmes glissent aussitôt séchées. Il n'y a que les vivants pour se raconter la mort. Clic, clac.

Rien ne peut plus arriver, tout est le même, rien ne vaut; les jeux sont faits.

Dois-je toujours écrire? dois-je toujours user de mots? Les mots dont j'ignore tout, et leur sens et leur origine, et leurs raisons, leurs buts et l'histoire qui précéda leur venue dans ma bouche, leur ordonnance dans mon cerveau, et dans celui des autres, ceux qui m'entendent. Ces autres dont je ne romprai jamais la solitude et qui jamais non plus ne rompront la mienne. Nos échanges aux pauvres moyens, ne sont qu'expédients, approximations. S'en passer ne se peut pas davantage. Le monde est chacun, tout négation, il s'exprime sur le mode du faux, il ferme et interdit sous le masque de l'ouverture, nous spolie de nous-mêmes mais aussi nous donne le difficile moyen de se retrouver. C'est le maître des mirages, des illusions dont nous sommes; et nous le sommes

pour nous-mêmes également. Que l'on se tourne vers ses attraits, les nôtres, cela peut suffire et suffit presque toujours, il ne mégote pas avec ça et feint de les renouveler. Il nous faut sauter de l'un à l'autre, comme pantins qui désirent toujours autre chose sans pouvoir exprimer quoi. Cela, oui, peut suffire. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux de chair et regarder le ciel, s'approcher de la terre, se mettre à marcher, n'importe quoi qui pourrait vous combler.

V venait de quitter la maison qu'elle louait en ville pour tenter un voyage vers la rive opposée, baignée d'une autre mer, avec sa moto brinquebalante. Cela était fort loin, il arriverait sans doute mais il avait un délai : c'est une fête où il se rendait, il faudra que cela lui prenne moins d'une semaine. Elle était sortie à pied, marchait depuis assez longtemps et se trouvait sur le chemin qui menait chez Élisabeth où elle apprit que cette dernière n'était pas encore rentrée. Personne ne lui parla de l'effondrement, elle ne passa pas sur l'arrière, et repartit à pied aussi, dans la nuit déjà tombée. Les marchands de tout et de rien étaient réinstallés sur la promenade du lac, de nouveau de la lumière, des lampes colorées dans les arbres avec lesquelles jouait la fumée qui s'élevait des braisiers bricolés. L'un d'eux, un ambitieux, avait installé des sièges bas et quelques tables légères : un restaurant. Un homme jeune sur le chemin tentait d'asseoir là les passants et, sa femme certainement, se démenait avec l'enthousiasme des débuts, boîtes, marmite et réchaud à même le sol sur des journaux. Lorsqu'elle repassa, la jeune femme remontait du lac allégrement sous le poids d'un panier rempli de la vaisselle qu'elle venait de laver; il y avait eu des clients. Au-dessus d'eux des fils tendus dans les branches retenaient des rubans de toutes les couleurs et au sol un peu à l'écart, un nid de tissus bariolés où dormait un nourrisson.

Elle en eut assez d'être là, le lendemain réserva une cabane de bambou sur la plage à quelques kilomètres et s'y rendit aussitôt sans avertir personne. Les cabanes étaient rudimentaires, très bon marché et habitées par des voyageurs-sac-à-dos. Il y avait aussi quelques plus vieux habitués, des couples occidentaux retraités venus, souvent sur des motos rutilantes, jouer quelques jours à Robinson Crusoé. Tout comme elle, d'ailleurs, se moqua-t-elle.

Pas très loin était un marécage dans lequel paraissaient dormir les ruines d'un petit temple dont il ne restait plus que quelques murs à la pierre rongée et une enceinte dans le même état. Mais à l'intérieur, une pierre plate posée sur deux autres dressées servant d'autel et couverte de fruits, d'encens fumant et de porcelaines sur un tissu brodé d'or mettait un terme au chemin entretenu qui y menait, et ran-

gés debout dans un coin attendaient des oriflammes frangées d'or roulés autour de leurs hampes au métal travaillé. Elle en revenait, chassée par les moustiques suivant la ligne des vagues sous le soleil, lorsqu'elle croisa un attroupement. L'on venait de tirer de l'eau une jeune fille, une étrangère, chevelure claire peau très blanche. Elle ne se réveillait pas. Deux garçons aux longs cheveux blonds tressés la maintenaient la tête en bas pour qu'elle crachât de l'eau, et pressaient sa poitrine à coups réguliers sans qu'elle eût semblait-il de réaction. Un petit groupe de ses amis faisaient cercle, attendaient un médecin ou quelqu'un. Elle ne s'attarda pas, obliqua vers la terre et s'éloigna sous les arbres.

La fille ne revint pas à elle, les autres aussi eurent à s'en passer, ainsi qu'elle l'apprit à la « réception », celle des cabanes occupée surtout par un bar circulaire où les conversations allaient bon train entre les Occidentaux. Les natifs n'avaient pas le même abord pour cette banale chose que vivre ou mourir. Le corps avait été placé dans la chambre froide qui servait aux restaurants de la plage et la connaissance de sa mort ne remonterait pas aux autorités, car depuis longtemps, 5 ans au moins, elle était là, allant, venant. Avait-elle encore un visa valide ? Elle avait tout oublié de l'endroit d'où elle venait et sans doute n'aurait pas souhaité que sa chair retournât y pourrir. Ses camarades étaient tout à fait dans la même humeur. Ceux-là passèrent la nuit auprès d'elle, dans le froid et l'odeur de poisson, son visage et ses cheveux étaient lavés à l'eau douce, elle avait été coiffée, couchée au sol sur une natte, enveloppée dans un tissu uni, rouge violent. Cependant dehors on amassait du bois en un endroit de la plage où se jetait le cours d'eau bordé de rochers qui serpentait dans les bois. Pour ça, ils étaient nombreux cette nuit à parcourir la forêt, prétextes à jeux

et courses dans le noir, deux creusaient une dépression dans le sable où les premiers morceaux de bois furent jetés. Avant le lever du jour le tas fut suffisant pour qu'on l'y apportât couchée sur deux planches assemblées que l'on déposa dessus. Certainement cela fut-il arrosé d'essence ou autre chose, de combustible, car une forte odeur s'en dégageait. Quelqu'un buta le feu en dessous et l'on se mit à constituer une réserve de bois à côté. Ses camarades aux têtes blondes étaient assis du côté gauche, l'un d'eux, allongé s'était endormi : l'ami de coeur qui avait fait le nécessaire pour ne rien risquer de voir ou d'entendre du corps devenant cendre et des craquements du brasier. Le ciel qui avait été limpide dans la nuit se couvrit de vapeur au lever du jour, blanc, opaque et lumineux comme souvent, durant des heures il n'y eut pas un souffle de vent. Ceux des morceaux de bois qui avaient été ramassés sur la plage, imbibés de sel, éclataient parfois en sèches détonations. Flottait une odeur étrange assez déplaisante que combattaient mal les braises d'encens en quantité. Toute la journée cela se consuma, alimenté par des hommes et des femmes relayés, quand la chaleur devint très forte, au milieu du jour, les garçons blonds réfugiés plus loin sous les arbres tendirent un tissu pour s'abriter des rayons voilés. La couleur en était écarlate également. Des gens passaient, s'arrêtaient un moment, les blonds, visage rougi par les reflets de l'abri, envoyaient de petits garçons leur chercher de quoi boire et manger de temps à autre. Les gamins revenaient s'efforçant difficilement au calme dans ces circonstances et mangeant les glaces qu'immanquablement ils s'achetaient avec la monnaie. Elle passa là vers la fin de l'après-midi, dans la rouge lueur déclinante de l'air maintenant limpide. Bientôt il ne restait qu'un tas de cendres au fond du large trou peu

profond. Ils allumèrent des lampes et recouvrirent tout ça de sable, soigneusement, puis s'en allèrent tous ensemble. Elle, resta là, seule — ce côté de la plage n'était pas du tout fréquenté par les promeneurs — couchée avec délices dans le sable encore chaud du jour, un vent léger sur le visage. Elle s'endormit et ce fut la fraîcheur du vent qui la réveilla, dans une nuit aussi claire et étoilée que celle qui avait précédé. Elle s'approcha de l'eau qui était tiède, se plongea dedans et resta ainsi, sans bouger quelques très plaisants instants. Elle se sécha avec son tee shirt, le vent poussa vers elle la fumée de l'encens qui brûlait encore en quantité à l'endroit de l'incinération, auprès de la tache sombre carrée que faisait au bord du cours d'eau le tissu rouge qui avait donné de l'ombre aux blonds, maintenu au sol par-dessus les cendres que le sable avait étouffées, par des pierres et deux lourds porte-encens et qui finirait sans doute lacéré par le vent et le soleil. Elle longea l'eau pour revenir, traînant les pieds dans les vagues mourantes et s'amusant des éclaboussures que la nuit faisait phosphorescentes.

Tandis qu'elle marchait une nouvelle clarté toucha les choses, les étincelles redevinrent gouttes d'eau, déjà du monde s'approchait, des habitants — les touristes dormiraient encore longtemps — bientôt le soleil s'arracherait de la mer.

Quel gouffre est donc la mémoire, large, profond insondable, terrifiant, répugnant, merveilleux cela se peut, trésor et ordure. Glauque bouillon visqueux, flot limpide, quelle image pour en parler ? Monstres soufflant des bulles aussitôt éclatées, mouvant marécage où flottent d'insaisissables ombres, où le temps n'a plus cours. Pourquoi toujours faut-il que tout échappe ? Ce perpétuel glissement, ces lueurs indistinctes, feux follets de cimetière, nuit où ne revient plus, lassé de la trivialité du tableau, le jour. Longue et grande nuit au voile rabattu sur les cerveaux. Les chemins ne se reconnaissent plus, se sont-ils jamais reconnus ? Pantins, caricatures, approximations suffisent, triste condition, tout est à faire encore sans doute, peut-être, par chance et hasard. De quel crochet se munira-t-elle, veilleur au bord du marais, dissimulée, silencieuse, guettant les affleurements alors

que se font et défont les mouvements, remontent les fonds pour parfois divaguer mollement avant de s'immerger de nouveau. Quel geste vif faudra-t-il pour un succès, une réponse à l'attente, saisir ce qui ne repassera pas ?

Il y avait peu, elle avait fait une promenade, une visite de ruines abandonnées à elles-mêmes, au vent et aux intempéries : une grande étendue d'herbe rase dans une échan-crure de la forêt, de vieilles pierres ayant perdu forme, parfois l'amorce d'un mur. Avait mieux subsisté la trace d'un énorme bassin de pierre protégé par son enfoncement et souligné d'une rangée de hauts arbres rendus à la sauvagerie, d'un âge inconcevable. Dans la vaste caverne des branches retombantes du plus vieux genre de saule que sans doute elle ait vu, elle était restée un moment assise sur un reliquat pierreux de l'arabesque qui avait bordé l'eau disparue, attendant pour leur emboîter le pas, le retour vers la gare en coupant par la forêt, des personnes qu'elle avait suivies, mais dont la plupart lui étaient inconnues et que, voyant son intérêt lorsqu'il évoqua cet endroit le loueur de vélos lui avait offert de suivre ce jour-là. C'était un lieu où venaient les indigènes, s'ils avaient une journée libre, en promenade. Une route goudronnée y menait aussi, plus longue, ennuyeuse et sans charme selon le marchand : un nouvel accès dont la nouveauté impliquait forcément que quelque chose soit trahi. Ils lui firent signe en passant à sa hauteur, elle répondit et attendit un peu, les suivit à bonne distance dans le chemin, en fait trois chemins parallèles et de tendance rectiligne, tracés par l'usage bien avant que leur route ne rencontrât la gare des autocars. La triple voie à trois reprises se coupait en deux vers une autre destination. Peu désireuse de joindre le groupe, elle avait pris le sillage

du son des voix et des rires et du rouge sombre du vêtement de l'une des femmes entrevu au travers des buissons. Deux enfants étaient avec eux, que parfois ils envoyaient en arrière. Ravis de s'évader du cercle ils devaient s'assurer qu'elle était toujours là. Ils longeaient parfois des clairières, parfois des champs, d'autres chemins croisaient leur route. Ils allaient sur la plus étroite des voies, celle de l'extérieur. Elle supposa que les deux autres avaient été autrefois réservées au galop des chevaux, aux carrioles, aux chaises à porteurs, ou peut-être à l'usage privé de la riche demeure. L'habitude en semblait conservée. Le chemin était long, plus d'une heure sans doute, tout en marchant, elle ne cessait de penser à d'autres endroits connus d'elle, ne pouvant retrouver exactement celui qui s'imposait à son souvenir et ressemblait tellement à celui-ci. Elle y humait la même atmosphère, la même ordonnance paisible posée doucement par l'usage d'années en années et encore en années, et quelque chose de familier dont l'expression lui échappait. Quelque part en France, aurait-elle dit.

Jusqu'à la gare des autocars qui ici, était paisible et calme. Elle n'avait pas pris le même véhicule que le groupe, avait préféré attendre le suivant, car celui-ci était bondé. Elle les avait regardé embarquer, se tasser parmi les autres, les enfants avaient gardé les masques de démon achetés près des ruines, elle sourit : tout au long du chemin lorsqu'ils étaient venus tout petits et menus, guetter son avance en jouant et riant, ils lui avaient évoqué, petits rires, froissement des herbes, têtes grimaçantes disproportionnées l'une bleue et l'autre rouge toutes deux parées d'or, deux agiles petites créatures de l'enfer en train de l'épier, mal dissimulées dans les feuilles, à l'affût de l'occasion d'une mauvaise plaisante-

rie. V sans doute aurait joué avec eux, mais elle avait feint de les ignorer.

À la gare routière, elle s'était assise, pour se délasser, sur un banc de pierre à demi-effondré que le haut mur d'enceinte de la station gardait à l'ombre. Cela sentait mauvais, le fuel mêlé aux fritures et quelque chose de pourrissant, sans doute les restes d'un marché, le sol, ciment et goudron sale, poussiéreux, défoncé par endroits, exhalait une désagréable chaleur mais peu importait, elle n'avait plus envie de marcher. Le sentiment de la promenade flottait en elle, aucune image précise seulement un sentiment persistant qui la baignait dans une atmosphère déjà connue mais bien définie et certaine celle-là, quelque chose de ponctuel suspendu à travers elle à un moment du temps. Elle trouva réponse quand la gagna la certitude que cela n'était pas la première fois, tout ceci avait déjà eu lieu. Il ne s'agissait pas du sentiment d'ordinaire évoqué du déjà-vu, non, tout ceci avait déjà eu lieu, elle le savait à présent sans aucun doute. N'en pensait rien de spécial, n'en était pas même étonnée ou ravie, cela apparaissait soudain, dans le déroulement de la même journée sans doute que cette autre fois, comme dans le courant d'un fleuve parfois jaillit un poisson aussitôt replongé. Le soleil avait atteint ses pieds, une brûlure, elle avait replié ses jambes sous elle espérant que l'autocar n'aurait pas tarder et, promenant un regard circulaire en tentant d'évaluer ce qui lui restait de temps à l'ombre, elle l'avait vu arriver, jaune, rouillé, brinquebalant.

Lorsqu'elle monta, alors qu'elle attendait sur le marchepied que le couloir fût débarrassé, il lui sembla reconnaître Non dans le fond mais il fut assez prenant de parvenir à s'installer pour qu'elle ne lui prêtât qu'une distraite attention.

D'ailleurs elle la connaissait assez peu. Elle avait vu chez Élizabeth s'encadrer une après-midi sa silhouette élancée, encore grandie par la hauteur de chaussures à patins vertes, dans la lumière d'une porte brusquement ouverte ; l'apparition avait dit oh, excusez-moi, la porte s'était refermée aussitôt. Elle arrivait de France avait expliqué Élizabeth, elle dormait là, de temps en temps, dans une petite pièce de la maison du gardien où elle avait laissé un sac. Elle ne semblait pas désireuse de se lier en quelque façon, se dérobaît à toute rencontre. Une sauvage — fardée sans soin mais violemment, d'épais cheveux bouclés où traînaient peut-être les vagues restes d'une teinture aux reflets roux — qui ne savait parler à plus d'une personne à la fois et encore à condition qu'elle connût cette personne depuis de longs mois. Élizabeth lui avait proposé d'utiliser les commodités de la grande bâtisse, ce qu'elle faisait lorsque tout le monde était sorti. L'arrangement lui convenait tout à fait sans doute : elle était là depuis près de dix jours. D'ailleurs Élizabeth non plus ne la connaissait pas : cela faisait justement ces dix jours qu'elle la vit pour la première fois. C'était une nuit très désagréable, comme parfois, une nuit de lune noire où déjà l'on ne voyait rien, de plus noyée dans le brouillard ; le plus dense que depuis longtemps on ne vit, il étouffait la lumière des quelques lampes qui restaient le soir à veiller, humide au point qu'Élizabeth avait cru entendre la pluie dans le ruissellement des feuilles et du toit. Des voix résonnaient au-dehors et c'est ce qui l'avait réveillée. Elle voulut se rendormir, rien n'y fit. Ce gris plus profond que le noir pesait dehors comme du plomb, aucun souffle dans les branches ou les herbes du pré ne s'entendait, ce calme l'oppressait comme une menace. Elle connaissait la voix de l'homme. L'autre, une fille. Elle prit une lampe traversa le couloir, se

trouva dans le salon qui ouvrait sur l'entrée. Elle ne discernait rien au-dehors, maintenant les voix étaient plus nettes, le gardien tentait de s'exprimer en anglais et sans doute il ne comprenait pas ce qu'elle lui disait, car il répétait no, no, no... hésitant et incapable de prendre une décision semblait-il. Élizabeth passa de pièce en pièce faisant de la lumière pour que la façade soit éclairée puis sortit, sa lampe à la main. Les marches du porche luisaient, l'atmosphère était plus oppressante encore que dans le refuge de la chambre qu'elle venait de quitter. D'abord elle ne vit rien, ils étaient trop loin, quoique tout proches, se dirigea vers eux à l'oreille et très vite elle aperçut la lueur de la lampe que le gardien tenait à la main. Dans le faisceau se tenait une fille ruisselante, les cheveux lourds d'eau collés autour du visage livide que l'angoisse et la rage déformaient. Elle tenait un sac dont le contenu devait être imbibé, tremblait — sans doute de froid — les vêtements luisants sous l'éclat lumineux. Sur la feuille de papier qu'elle avait à la main l'eau avait eu raison du nom d'un d'hôtel et du plan, elle semblait désespérée. Élizabeth congédia le gardien qui hésitait à la laisser seule avec cette créature, peut-être un démon. Elle insista.

Les deux femmes entrèrent dans la maison, il ne fut même pas utile de réveiller Thérèse qui avait aussi entendu les voix et qu'elles trouvèrent assise dans la cuisine. Elle partit chercher de quoi sécher la jeune fille, elles sortirent tandis que celle-ci se changeait, des habits un peu trop courts pris chez Thérèse qui s'en alla avec le sac mouillé confié à ses soins. La fille disait s'appeler Non, elle venait d'arriver, le taxi l'avait laissée sur la route — l'hôtel qu'elle cherchait n'était en effet pas loin du lac —, mais elle s'était perdue dans la pénombre, la nuit s'était obscurcie et le brouillard était

survenu. Cela faisait longtemps qu'elle errait disait-elle et certainement pour être aussi mouillée elle ne mentait pas. Elle arrivait de la promenade suivant les chemins tracés et s'était trouvée le nez sur la lumière de l'entrée espérant que cela fût l'hôtel, ne voulait pas retourner sur le chemin avant le jour, demandait qu'on la laissât là, assise dans la cuisine dont elle promettait de ne pas bouger. Élisabeth l'avait menée à cette pièce où elle était depuis installée. Elle n'avait pas beaucoup parlé d'elle depuis : elle arrivait du nord du pays où elle ne s'était pas entendue avec ceux qui l'accompagnaient qu'elle avait laissés à leurs projets un matin où, levée la première et montée dans un taxi sans prévenir personne, elle avait roulé quelque trois cents kilomètres vers cette ville dont une personne de rencontre lui avait parlé en lui fournissant en même temps qu'un vague plan le nom de cet hôtel proche du lac. Payé à l'avance et pressé de rentrer chez lui, le taxi l'avait débarquée sans entrer dans le chemin qui semblait être le bon. Si cela l'avait été, elle n'aurait plus eu que deux ou trois cents mètres à parcourir, mais le bon embranchement était beaucoup plus proche de la ville. En France elle vivait à Paris depuis peu d'années, elle était étudiante, ne précisait pas. Elle passait ses journées en ville ou ailleurs, chaque soir elle dormait là, seule, personne jamais encore ne l'avait raccompagnée lorsqu'elle rentrait. Élisabeth lui avait demandé de ne pas amener du monde dans la maison, ce qui semblait lui convenir tout à fait. Cela allait bien avec Thérèse qui la trouvait jolie, veillait à son confort mine de rien et à qui une fois ou deux elle avait rapporté une babiole.

Après un moment, lorsque Non chaussa une paire de sombres lunettes, elle supposa que l'autre aussi l'avait reconnue et ne désirait pas de contact. Elles semblaient

bien d'accord là-dessus.

C'est cela qui affleurerait, ce souvenir, rien à faire pour rappeler cette chose dont il fallait qu'elle s'occupât sans tarder, qui était apparue tellement évidente... inutile de la noter. Quelle importance après tout, la délicieuse sensation du sable grattant à chaque pas ses plantes de pied, la douceur de l'eau autour de ses chevilles, le calme déploiement de la lumière, voilà qui comblait l'instant. Elle avait dépassé depuis longtemps sans y prendre garde l'endroit où elle habitait et, il faisait nuit, elle remonta vers la terre où brillaient les lampes des commerces en bord de mer, et plus loin, dans une échancrure, celles de la minuscule ville qu'elle ne connaissait pas, avait juste traversée en arrivant. Sans doute n'était-ce pas le moment des vacances, les trois ou quatre rues se croisant étaient tranquilles, noyées de pénombre, et ceux qui avaient tiré leurs sièges sur le trottoir regardaient jouer leurs enfants et pétarader les scooters, à la même place tout au long de l'année. Elle acheta une assiette de carton toute garnie qu'elle mangea assise sur une pierre, puis se fit ramener à sa cabane par un taxi en maraude qui semblait incongru en ce lieu.

Elle se savait le souvenir d'elle-même, qu'attendre d'autre ? Comment ne pouvait-elle atteindre à une consistance ? Une pensée, se disait-elle, quelque chose comme un souvenir en effet dont la clef était quelque part détenue : en elle son propre souvenir rien d'autre et cela aussi contenait tout. Que vouloir d'autre ? Là était sa sauvegarde, pourquoi se vouloir consistant, que ferait-elle de ce poids ? Comprendre, que cela signifiait-il ? Regarder quelque chose jusqu'à en être imprégné ? Ou bien découper le truc en rondelles pour voir comment c'est fait ? Prendre avec soi. En soi. Ce souvenir

qui avait la puissance de créer un monde qu'il tentait à présent d'outrepasser avait commis l'erreur de s'en aller vers le dehors. Pas de dehors. Elle-même, comme une ombre, glissait sur la terre et cherchait l'objet entre elle et ce à quoi l'objet faisait obstacle, cette chose consistante qui la projetait au sol et sur le décor ainsi que son ombre et sans quoi elle ne serait pas. L'avenir ne pouvait être autre qu'un retour vers cet objet. Sa main était posée à l'envers sur la banquette raide, le véhicule fonçait toutes fenêtres ouvertes, l'homme au volant, sérieux et concentré, fumait un tabac fort et puant, il avait une nuque menue creusée profondément au milieu, et une pointe d'épais cheveux noirs dans le sillon. La route soudain ne fut que nids de poules, le train ne ralentit pas pour autant, elle s'agrippa fermement aux poignées de plastique souillé.

Elle retourna en ville le lendemain, tout habitée par un sentiment de bonheur, devant elle tout était ouvert.

La maison n'était pas vide, V dormait encore lorsqu'elle arriva, elle n'en fut pas surprise, elle lui avait montré l'emplacement de la clef. Ils partirent tôt le lendemain, dans une autre ville plus au Sud, un assez long trajet en moto, près de deux cents kilomètres longeant le littoral, face à ce vent violent et tiède qui, s'il faiblissait parfois, jamais ne cessait tout à fait et ralentissait le train du vieil engin. Accru par la vitesse, il fouettait durement les joues et les yeux malgré les lunettes et le large bord du chapeau recouvert d'un foulard serré. Ils eurent à traverser l'extrême pointe d'une chaîne de petites montagnes qui se jetait là dans l'océan, montèrent longuement entre l'eau et une forêt. Des singes immobiles à la lisière des arbres les regardaient passer. Puis ils redescendirent une route sinueuse qui bientôt obliqua vers la mer et très vite suivit sur des kilomètres une plage

de sable très blanc, déserte, où venaient se briser de petits rouleaux écumeux. Elle se promena dans la ville traversée par un large fleuve, une ville assez grande, moderne, industrielle où par endroits s'étaient déchaînés, parfois mais pas toujours avec bonheur à son gré, des architectes de toute provenance. Elle passa un moment à admirer le chantier d'un pont immense, tout en métal, hérissé de pointes, peint en rouge, antirouille peut-être, incroyable à ses yeux. Elle retrouva V vers le milieu de l'après-midi et un peu plus loin, ils passèrent un moment sur le sable mangeant de petits en-cas roulés dans des feuilles de bananier qu'ils avaient achetés dans une boutique au bord du trottoir.

Vers le soir, alors qu'ils rentraient, sur le côté de la route elle a vu un arbre géant; ses racines en un confus et sauvage emmêlement, s'étiraient avec force depuis très haut dans les branches vers le sol où elles s'enfonçaient. Le tronc pâle aurait pu en son diamètre dissimuler la longueur de la moto et eux avec, peut-être aurait-on pu construire un solide abri dans ses racines aériennes. Mais la moto continua sur sa lancée, la fille poursuivait ses pensées nourries du paysage, du vent et des soubresauts de l'engin.

Dans la réalité du monde événementiel, la moto maintenant était prise dans ces mêmes racines, et aussi leurs deux corps; ils avaient quitté la route, alors que le bus dont le chauffeur avait perdu le contrôle (éclatement d'un pneu, huile sur la chaussée ou peut-être avait-il heurté un de ces fous qui jaillissent soudain d'une route transversale...) qui avait surgi devant eux et qu'ils avaient évité au prix de l'arbre lequel pourtant se trouvait sur l'autre côté, avait les quatre fers en l'air dans une mare où l'obscurité de l'eau ne se voyait plus sous les lotus. Les fleurs en étaient roses, elle en avait encore la trace dans les yeux : c'est ce qu'elle avait vu, juste avant

l'arbre, le rose des fleurs au travers de minces, sombres fûts rectilignes d'arbres rangés au bas-côté dans l'ombre de leur feuillage épanoui en épaisse galette. Ensuite, il n'y eut plus rien qu'elle sût ou vît : la dernière chose matérielle qui toucha son esprit fut l'impressionnante dynamique des racines qui, venues d'une si grande hauteur, tendaient vers le sol dans une telle volonté que seul ce qu'elle avait pensé du souvenir, pour elle-même mais cela concernait toute chose, pouvait justifier cette force. Après quoi elle n'eut plus ici de mémoire, oublia même d'avoir hurlé longtemps, et la peine qu'il fallut pour séparer son corps du vieux végétal. Car pour elle, il y eut la moto continuant sa route tout naturellement, tandis que sur les bas-côtés une brume annonçant le soir montait du sol en vapeurs légères qui dessinaient d'autres paysages, d'autres rencontres au gré de ses pensées, ses rêves, son désir. Lui revenait la silhouette, entrevue au hammam dans la vapeur; là, elle se retournait vers elle; les regards se croisaient, la brume dissout les voiles qui dissimulaient le visage, il apparut comme un trouble, c'était le sien-même. Surgirent les mains, ses propres mains tournant lentement les paumes en avant vers elle qui n'était plus que regard, pensée, rêve. Elle avança, un pas et puis un autre qu'elle ne ressentit pas ou plutôt ressentit autrement, elle sentait également ce qui était derrière elle et autour, ou plutôt le savait mieux qu'à le voir et c'était toujours elle-même qui lui ouvrait les bras. Elle oscillait doucement et restait là, dans ce bercement, le bruit du moteur, et le dos de V au visage riant, et la couleur des fleurs en pleine éclosion au-dessus de son crâne. Le ciel partout contre son coeur, une menue tache rouge qui changeait de forme en s'agrandissant, toujours le vrombissement de l'engin de plus en plus vite, de plus en plus vite en avant. Tout le sol était humide,

rouge. À l'hôpital elle resta quelques jours et ne se réveilla pas, tout ceci d'ailleurs, personne, et elle non plus n'aurait pu affirmer que c'était bien à elle que c'était advenu. Près la vie, près le coeur, près la mort.

Je suis là, dans le calme du plein que ne disent les mots, échappée hors la vie et la mort hors le temps hors le monde, sur mes os toute droite. J'avance poitrine ouverte et sans crainte. La peur s'est détachée avec le dernier lambeau de chair. Je marche les os dressés ou leur image, autour de moi, auprès de moi, les pauvres maigres viscères depuis longtemps séchés à la lumière du rien. Jusqu'au retour à moi qui fut manqué : libre dans la non-existence, débarrassée du fardeau des fautes, et en l'absence de choix. Alors que plus rien ne s'offre en possible, alors soudain, tout est tombé des écrans et reflets et le champ s'est ouvert. Il n'y a plus rien pour limiter cette âme ouverte, dans l'éveil et sans identité.

L A S S I T U D E É D I T I O N S
C A T A L O G U E G É N É R A L

L E S P R E S S E S D E L A S S I T U D E

GUILLAUME CHPALTINE

SATELLITE AVEC VUE

BUTIN DE GUERRE

THÉÂTRE (SATELLITE AVEC VUE & BUTIN DE GUERRE)

VIOLANTE CLAIRE

UNE FILLE COULE

L'EXTRÊME POINTE DE L'ÂGE DE FER

DUR

TECHNIDOLOR

LE GOÛT DE LA TENDRESSE (PDF)

TERRE VOILÉE

COLLECTIF

LE CAS MURDOCK

JOYBRINGER

L'HOMME À LA PEAU DE BITE

FRÉDÉRIQUE NICHT

ROUGE MORT

COLLECTION LE LIVRE À DEUX PAGES

DIRIGÉE PAR VAUTRÉAMONT

VAUTRÉAMONT	FEUILLETTE
VAUTRÉAMONT	LE LIVRE À DEUX PAGES
JEANNETTE DES ESMONGUIÈRES	LA VIE, LE DOCTEUR, LA MORT
A N O U C H K A	A N O U C H K A
HONORÉ DE FLAUDHAL	LE LYS ROUGE DANS LE NOIR SENTIMENTAL
JEAN MERDE-TOUT-LE-MONDE	LA MOURITURE
YVETTE STENDHAL	NAMOR
GUY DE DROIT	G
VAUTRÉAMONT	LE GENRE FÉMINAIN
JEAN BÊTE	BIEN SE NOURRIR POUR BIEN POURRIR
ÈVE-YVONNE RIDET	LES NONHOMMES
HERVÉ LE BEAU DE L'AIR DE SANG-FOUTRE	NOYONS VOIR
ÈVE-YVONNE RIDET	LA MAL ADRESSE
CHARLES LEMAUVAIS	LES GENS BONS
ERMEUHLIN DE LA HAUTE-GLOIRE VICTOR	LA PENSE-BÊTE
VLAZINE PROGROGROF	VOYAGSKI
EAU DE JAVETTE	PLAZZA EMPORTÉE
VAUTRÉAMONT	GROTEXTE
JEAN MERDE-TOUT-LE-MONDE	LA MOURITURE
FLUSH GORDON (LUCKY TOILETS)	D'ARRACHE-PIED
GILBERT MICHELET	T'ES MORT T'AS TORT
ALBERT R. RUBERT	LA VIE DES ROBERT
MARYVONNE LE CROACH	ART DE CHIER
SANDY BEAUTY-CELLY	LE PAIN DE MA MÈRE EST DUR COMME LA PIERRE
NECTAIRE COMTÉ	LA PASSION DU DR BERGZHKCQ
TANKA	FER AUX ZOUZOUS
LA GRANDE BERGSON	LA QUI S'Y PLINE
JEAN CLOUÉ	BEN MOI JE VOYAIS PAS ÇA COMME ÇA
L A	B I B L E

MICHEL-PAUL COMTE	HORS DE PRIX
MARCEL PROUT	À LA RECETTE DU PAIN PERDU
M... DE S...	J... OU LES M... DE LA V...
RÉGIS SLATER	MÖRDRE
MARC PAGE	LE SIGNET
CRÉPUSTULINE DU DEVANT	JE SUIS DÉSOLÉ, MAIS JE N'AI PAS COMPRIS...

L ' H O M M E P R E S S E

JOURNAUX, REVUES ET PAMPHLETS

LE QUÉÂTRE (30 NUMÉROS)
 LE GEOURNAL (4 NUMÉROS)
 LA REVUE DES ENTRARTS (2 NUMÉROS)
 LE MIROIR DU TEMPS (2 NUMÉROS)
 LES CONDITIONS DE LA POSSIBILITÉ DE L'EXPÉRIENCE (2 NUMÉROS)
 LE MIROIR PUBLIC (2 NUMÉROS)
 L ' H Y D R E (2 N U M É R O S)
 LES PINCEAUX DE L'ART ÉTEINT (2 NUMÉROS)
 LASSITUDE - ACTUALITÉS (2 NUMÉROS)
 M O R T (2 N U M É R O S)

PARIS-MOCHE, JUSTICE, L'ÉLIXIR DU DR DESCARTES, LA
 CINÉMATAUTOMATOQUÉÂTROGRAPHIE, DE BON MATIN,
 ACTUALITÉS MURDOCK, VAINCRE LA RÉITITE, STOP
 GGBRTHR!, L'AILE DE LA FORCE, LE BUTIN DES PRESSES

L A S S I T U D E P R E S S

JOYBRINGER

THE MAN WITH THE GOLDEN DICK

LES FILMS DE LASSITUDE

CHODERLOS DE HUIS-CLOS

QUATRE

MICHEL-PAUL COMTE

IL FAUT FAIRE LE MÉNAGE

LETTRE À PHILIPPE

MPC

COMTE CLIPS

COMTE

SÉRIE TÉLÉ : CAM

REEL 141

GORDON ZOLA

THE MERRY EDGE

(DIRECTOR'S COMMENT)

LES DISQUES DE LASSITUDE

FRUSQUIN GRELIN GLIN-GLIN

FREDON DE LA LIMACE

SONNÉ

PERPLEX BARQUETTES

POPIETTES

WILLIAM MOROSE

DÉCHETS DE SOINS EXTERNES À RISQUES INFECTIEUX MOUS

(L)

MPC

JOYBRINGER, THE MAN WITH THE GOLDEN DICK

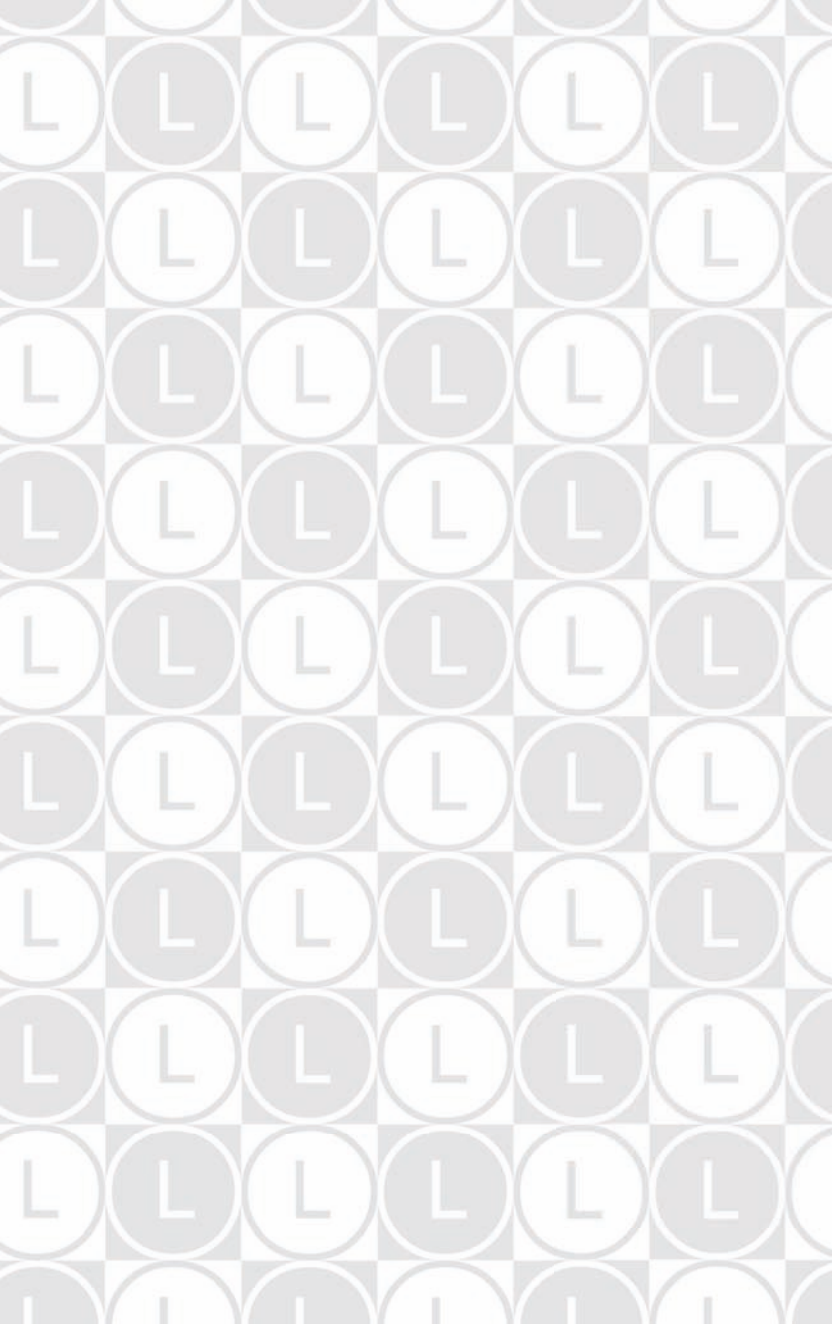
DVDS PART 1 & 2



Achevé d'imprimer le 10 juillet 2014
par l'imprimerie Launay
à Paris Ve - Dépôt Légal : 2014-86

ISBN 978-23-72211-89-5





Elle roulait lentement en traversant la ville la fillette assise à côté, et entre elles, au sol un animal gris au nez carré, retroussé, l'intense orange de ses yeux sur la conductrice, fixe, tranquille, ignorant de tout le reste. René. L'hyène.

— Ce n'est pas un animal, René, [dit-elle, en riant mais on ne sait] c'est un prince. Vous pouvez vous asseoir à côté. Il ne mange — comme nous — que la viande morte, et la pré-fère bien cuite.

20 € TTC FRANCE 2014 - VII



9 782372 211895

LASSITUDE.FR

ISBN 978-23-72211-89-5